

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 398 -SAMEDI, 19 DECEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ALEXANDRE IER, ROI DE SERBIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 DECEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique, par Geneviève.—Une idylle acadienne.—Poésie ; Sonnet, par Lorenzo.—A la bonne franquette (suite), par Faucher de Saint-Maurice.—Nouvelles à la main.—Biographie ; Louis Tesson par Germain Beaulieu.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Nos gravures.—Christophe Colomb : Une question d'histoire (suite et fin), par Alph. Gagnon.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Alexandre Ier, roi de Serbie.—Un incident de la chasse au rhinocéros.—Beaux-Arts : La fiancée du pêcheur.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

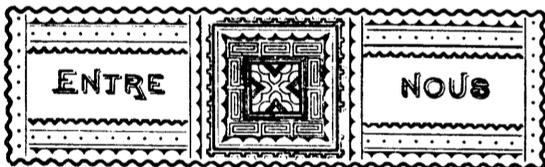
1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AU PUBLIC

M. Léon de Poltoratzki n'est plus l'agent du MONDE ILLUSTRÉ. Ce monsieur n'a plus rien à faire avec notre journal.

L'ADMINISTRATION.



* * C'est la vieille histoire : le voisin gagne assez pour se permettre un train de vie enviable, il a cheval, voiture, sa femme a deux ou trois servantes, on veut en avoir autant avec de maigres appointements, l'argent vient à manquer et, un beau jour, on devient voleur.

—Voyez donc X... il gagne mille piastres par an ; toujours tiré à quatre épingles, il dédaigne les tailleurs de Montréal et se fait habiller à Londres, "le seul endroit, dit-il, où l'on sache faire un pantalon ;" sa maison est parfaitement tenue, sa femme est mise à la dernière mode, ses robes viennent de Paris, les costumes de ses enfants arrivent de New-York à chaque saison. Comment font-ils pour vivre si bien avec si peu ? Peut-être X... est-il fabricant de fausse monnaie ?

—Non, il vole son patron, la banque, son administration ou le public.

En voulez-vous la preuve ? comptez le nombre d'employés de l'administration des Postes et des commis de banques qui ont levé le pied ou qui ont été arrêtés depuis un mois !

La plupart appartiennent à de bonnes familles

et Dieu sait ce que doivent souffrir les parents en apprenant ces tristes choses !

Les vols commis dans les bureaux de postes deviennent surtout de plus en plus nombreux et voici ce que me disait un des employés de l'administration à ce sujet.

* * On se figure généralement que ce sont des lettres recommandées (enregistrées) qui sont volées, c'est une erreur, et il est au contraire très rare qu'une de ces lettres disparaisse.

La raison en est bien simple.

C'est que depuis le moment où elle a été remise à l'employé qui vous en a donné un reçu, cette lettre ne passe de mains en mains que contre un document, bordereau ou reçu, constatant qu'elle a changé de disposition, et il est clair que dans le cas de disparition on sait toujours le nom de l'employé qui l'a eue en sa possession le dernier.

—Mais, cette lettre ne peut elle pas être ouverte, le contenu enlevé, et l'enveloppe recachetée ?

—Oui, la chose est possible, mais cela ne peut avoir lieu que dans les petits bureaux, là où l'employé est seul et peut opérer sans être surveillé. Dans ce cas, il faut toujours un certain temps pour découvrir le coupable, puisque celui-ci peut toujours prouver qu'il a remis la lettre au destinataire et nier évidemment qu'il en a soustrait l'argent.

—Legouvernement est-il responsable des sommes ainsi volées.

—Non, l'administration n'est responsable que de l'enveloppe de la lettre recommandée, mais non de son contenu. Vous me remettez une lettre contre reçu, j'ignore, ou je suis sensé ignorer, ce qu'elle renferme ; elle passe de mains en mains jusqu'au destinataire dans les mêmes conditions et il est clair, à moins de preuve contraire, qu'elle n'a pas été ouverte. Et puis, vous dites, vous affirmez, vous croyez fermement y avoir inclus des billets de banque, mais vous pouvez vous tromper, comme cela s'est déjà vu.

—Mais alors, quelles sont donc, d'après vous, les lettres qui sont volées ?

—Ce sont surtout les lettres non recommandées contenant de l'argent.

Il faut en effet vous bien convaincre que, contrairement à l'opinion de nombre de personnes, on envoie très souvent des billets de banque par lettres non recommandées ou enregistrées comme on dit généralement ici, et, fait assez remarquable, un employé un peu attentif arrive au bout d'un certain temps à savoir si une lettre renferme ou non des billets de banque.

Point n'est besoin d'être sorcier pour cela. La suscription de la lettre est déjà un indice ; on sait, en effet, que nombre de propriétaires de journaux reçoivent le prix d'abonnement par billets sous enveloppe. Certaines maisons de commerce sont dans le même cas, pour des petits comptes qui leur sont dus, mais la chose est beaucoup plus rare cependant. Et puis, il y a surtout nombre de personnes qui envoient de l'argent à leurs parents, sans prendre le soin de recommander leurs lettres. Au simple toucher, on sent que l'enveloppe doit contenir autre chose qu'une lettre et, alors, il est sinon facile, possible tout au moins, à un employé de mettre des lettres dans sa poche et de les ouvrir chez lui, puisqu'il n'y a aucun reçu qui permette de les suivre et de mettre sur la piste.

—Les employés doivent cependant savoir que l'on est très sévère et qu'un vol de ce genre expose son auteur à cinq ans de bagnes au moins.

—Oui, tout le monde le sait, mais les passions sont malheureusement plus fortes que la crainte du châtiement ; je ne parle pas de la conscience.

Les joueurs de cartes fournissent le plus grand contingent aux cours d'amis et vous savez que la passion du jeu envahit tout le pays, jusqu'aux villages les plus reculés.

—Voyez-vous un remède à cet état de choses, en ce qui concerne les employés des postes ?

—Que vous dirai-je ? Si l'homme est vicieux, il finira tôt ou tard par succomber, mais je crois que l'on devrait mieux payer les employés et être, par contre, plus sévère encore pour les voleurs, à condition seulement d'avoir une preuve certaine de leur culpabilité.

—Pourquoi tant insister sur ce mot "certaine" ?

—Parce qu'une preuve, évidente d'après les apparences, peut quelquefois n'en pas être une du tout.

Cela vous étonne ? Eh bien, j'ai connu dans un bureau un employé qui détestait un de ses collègues, mais qui le détestait d'une manière incroyable et qui le lui a prouvé plusieurs fois par de faux rapports. Cet homme là était capable de tout pour assouvir sa haine.

Ceci admis, supposez qu'il lui passe par la tête l'idée de mettre dans la poche du pardessus de son collègue une lettre contenant de l'argent et de faire planer sournoisement des soupçons sur lui. On le fouille, on trouve la lettre, il est trouvé coupable et envoyé au pénitencier ; il est cependant parfaitement innocent.

Oh ! notre position n'est pas toujours agréable !

Le remède serait aussi de ne jamais envoyer d'argent autrement que par mandat poste ou lettre recommandée. Le mandat est toujours préférable, mais il est difficile de faire entrer cela dans la tête de beaucoup de gens.

Enfin, quoi qu'il en advienne, il est un fait certain, c'est que l'attention du public est attirée sur nous, pauvres employés des postes, par les malheureux événements qui viennent de se produire, et que nous en souffrons tous.

—Ne vous mettez donc pas martel en tête, les fautes sont personnelles et les honnêtes gens seront toujours respectés.

—Oui, ceci est facile à dire, mais il n'en est pas moins vrai que tous nous éprouvons le contre-coup de ces tristes affaires. Nous sentons les regards des volés, nous savons que l'on n'a plus confiance en nous, et si je vais tout à l'heure acheter un cigare dans le premier magasin venu, il me semble que le marchand regarde le papier vert que je lui donne en paiement, en se disant :

—Tiens, M. Y... se paie des cigares à dix cents. Est-ce que son billet de banque ne serait pas marqué... ?

Vous comprenez la vie qui nous est faite et, pourtant, la plupart d'entre nous vivons avec économie et sommes des honnêtes gens. Plus d'un même, trop chargé d'enfants, s'impose des privations que le public ne soupçonne pas ; c'est la misère en habit noir.

Cet employé avait raison.

* * Ah ! Ils sont rares ceux qui peuvent supporter la misère avec patience, avec courage, allant gaiement leur chemin, mais il y en a toujours, ceux qui sont soutenus par une idée, l'art, la passion de faire quelque chose, ce qui vaut mieux que de jouer aux cartes ou de payer des robes et des bijoux à des gourgandines.

Certes, j'en suis pas admirateur optimiste du passé, mais il y a chez nos devanciers des exemples à citer.

Vers 1825, Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise*, était dans la misère ; David d'Angers, le grand sculpteur, fait un médaillon du poète, le met en vente, pour venir en aide au poète, et lui écrit les lignes suivantes :

"Vous aurez enfin de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite pour nous autres, pauvres diables ; car je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon, que je veillais avec un soin tout paternel, et qui ne m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. Il est vrai que j'avais un talent qui vous manque, j'en suis bien sûr : je savais faire des reprises, rattacher des boutons... Ce que c'est que d'être d'une famille de tailleurs ! Vous n'avez pas reçu une si bonne éducation ; il vous faut du neuf. Eh bien ! j'espère que vous en aurez avant peu."

Plus tard encore il se plaignait à Béranger de la triste part qui lui était faite dans la vie et parlait même d'en finir.

Le chantre de Lisette lui remonta le moral : "A quarante deux ans, lui écrivait-il, je n'avais pas de feu dans mon taudis, même au plus fort de l'hiver. J'étais résigné, et il m'est arrivé quelques rayons de soleil."

* * Vous me direz que c'étaient là des artistes

et des poètes, gens aux idées étranges et tout à fait en dehors de la société ordinaire.

Permettez, on s'exprimait ainsi autrefois, on disait même qu'écrivains et artistes avaient le cerveau fêlé, c'est peut-être vrai, mais qui donc d'entre nous n'a pas une légère féture de ce genre, pour peu qu'il poursuive une idée ?

Chacun a sa marotte en ce monde, sauf les désœuvrés et les impuissants, et souvent cette marotte est une consolation et une source de jouissances.

Je connais un tailleur, bibliophile enragé, qui s'est fait une jolie collection de bouquins, et qui passe les jours de fête enfermé dans sa bibliothèque, où il s'amuse mieux qu'à jouer au poker ou au casino.

Un employé qui, usant sa journée à aligner des chiffres, se délasse et se repose en faisant de la photographie à ses moments de loisirs.

Un typo a la passion du dessin.

Mlle X... est dévorée de la passion d'écrire.

M. A..., notaire, fait autre chose que des actes, et son bonheur est de s'enfermer le soir, dans son cabinet, avec quelques amis, et de parler poésie, etc.

Un autre s'occupe de questions scientifiques, enfin tous ceux qui ont quelque chose dans la tête ont leur marotte.

Je n'échappe pas plus que les autres à cette loi commune, puisque je fais des chroniques.

Tous toqués ! et, comme disait L. Ulbach :

—Que celui qui se croit sans toquade ose se lever, et nous verrons s'il n'est pas le plus toqué tous !

* * Voici ce qu'un journal de Paris nous raconte au sujet du monarque serbe :

« Le grand malheur de ce souverain c'est qu'il est très dépensier, et ce que nous autres, Français, appelons un bourreau d'argent. L'an dernier, pour aller de Paris à Carlsbad, il a pris un train spécial qui lui a coûté 40,000 francs. La semaine dernière, il assistait au mariage de la fille d'un banquier juif à laquelle il a envoyé un bouquet d'orchidées coûtant 5,000 francs.

« Quand les scandales avec la reine Nathalie le forcèrent d'abdiquer, le roi Milan posa ses conditions. Il voulait bien abdiquer, mais à la condition qu'on payerait ses dettes et qu'on lui donnerait deux millions. Les Serbes étaient si contents de se débarrasser du roi qu'ils payèrent. Milan partit, mais six mois après, n'ayant plus le sou, il retourna à Belgrade, faire de l'opposition à son fils. Les Serbes comprirent ce que cela voulait dire.—Combien ? demandèrent ses régents.—Un million, répondit le roi. On paya, mais le roi dut promettre de ne plus faire de politique.

« Un an se passa : subitement Milan se sentit un cœur de père ; il ne pouvait plus vivre sans son fils.—Parfaitement, dirent les régents ; on va vous l'envoyer à Paris où il restera un mois.—A'ors laissez moi vendre les biens que j'ai en Serbie, répondit le roi. L'autorisation a été accordée, et le roi a vendu ou hypothéqué le droit royal de pêche dans le Danube, le grand hôtel de Belgrade dont il était propriétaire, les jardins royaux et les bijoux de famille. Il en tira deux millions. C'était au mois d'août ; il a tout perdu depuis, et il a demandé quatre millions il y a quinze jours.

« Cette fois la régence a posé des conditions ; il a fallu que le roi renoncât à ses droits, à tous ses titres, même à sa qualité de citoyen serbe ; il ne pouvait plus retourner en Serbie. Il a tout accepté et il allait toucher les quatre millions, quand ses créanciers, comprenant que les Serbes ne payeraient plus rien, ont mis opposition sur la somme, et Milan touchera à peine un demi-million ; il est furieux ; mais les Serbes sont contents et le public s'amuse. »

Heureux les peuples qui n'ont pas de rois !

* * Les toquades royales affectent une autre forme.

On parle beaucoup, en effet, de la folie du roi de Bavière, un malheureux aux trois quarts idiot depuis sa naissance, qui se figure maintenant être oiseau.

On voit tout le jour ce maniaque parcourir son palais en quête de branches, de paille ou de foin qu'il mord et porte dans une salle où il se fait un nid.

C'est déplorable, mais les Bavares sont encore plus heureux que les Serbes.

L'ex-roi de Serbie, Milan, porte bien son nom et, s'il ne croit pas avoir des ailes comme son confrère de Bavière, il n'en agit pas moins comme un oiseau de proie.

* * Avez-vous lu attentivement la jolie petite poésie, *Marguerite*, parue il y a quelque temps dans le MONDE ILLUSTRÉ.

Oui, Sulte a raison, c'est charmant, mais ce que j'aime le mieux dans cette lettre rimée c'est cette qualité suprême dans l'art d'écrire, le naturel et je me suis aussitôt souvenu des paroles d'Andrieux que j'ai toujours présentes à la mémoire quand j'écris :

L'effet du naturel, quand il est porté à la perfection, est de faire croire que l'ouvrage n'a, pour ainsi dire, rien coûté à l'auteur ; on se figurerait, à la lire, qu'on va soi-même en faire autant ; mais qu'on essaye, et l'on verra combien il est difficile d'atteindre ce qu'on croyait si près de soi. Ce naturel précieux est le fruit d'un jugement mûr et d'un goût exercé ; les jeunes gens, surtout lorsqu'ils commencent à exercer leur talent, sont sujets aux défauts opposés ; ils tombent dans l'exagération, dans l'affétation, dans l'abus de l'esprit ; ils font de grands efforts et se donnent la torture pour produire des compositions forcées et défectueuses. Il en est de l'exercice de la pensée comme des exercices du corps ; quand on commence à apprendre l'escrime, la danse, l'équitation, on emploie presque toujours trop de force, on fait de trop grands mouvements, et l'on réussit moins en se donnant plus de peine.

Que de jeunes gens devraient se pénétrer de la vérité de ces sages paroles !



CHRONIQUE

Capricieuse, va !

Inconstante et légère ! A peine est-on épris de toi que, semblable au papillon, tu vas, reviens et t'en vas encore.

Ingrate ! Quand pour obéir à tes ordres, à tes caprices, on s'affuble de ta livrée ; quand, fervents disciples, on sait au vol un mot de ta bouche moqueuse et qu'on va obéir comme à un ordre... D'un signe railleur tu reprends ta course mystérieuse ; par delà les mers, par delà les mondes, lançant à tous des défis absurdes.

Qui que grande tel est mon plaisir, dis tu, à l'instar de cette reine de France prévoyant la censure de la postérité.

Capricieuse, cette souveraine ; et pourtant, pas encore autant que toi.

Malgré tout, il faut l'avouer, le genre humain tourne sur le bout de ton petit doigt avec des évolutions plus rapides que la girouette au gré des vents.

Quel est donc le charme fascinateur qui t'enveloppe ? Es-tu ange, es-tu démon ?

.....
—Allons, allons, Geneviève, pas si vite, pas si haut ! Il faudra qu'il descende ce ballon, d'air tout gonflé : on ne peut rester longtemps dans les nuages.

Pardon—je voulais vous dire quelques mots de la Mode et le souvenir de costumes encore frais qu'il faudra confier aux ciseaux de la couturière m'ayant donné le cauchemar, j'ai rêvé tout haut.

Il s'agit de mode. Au carnet donc ! et règles générales seulement pour aujourd'hui.

Costumes de voyage et robes de rues—très simples—en draps grossiers, cheviots épais, etc.

Corsages à ceinture bien portés. Les longues basques conviennent peu à la femme petite.

L'astragan est une garniture fashionable. Dans les robes patrons, on le porte comme bordure ou en médaillons.

Les jaquettes sont plutôt longues, en flanelle, drap ou serge avec bouffants de soie. Il y a aussi le manteau fin-de-siècle, relevé gracieusement sur l'épaule gauche pour donner, dit-on, plus de liberté au bras.

Quant aux couleurs, le nombre en est varié ainsi nous avons le gris argent, le rouge taureau (ce n'est pas de moi), le bleu foncé, le vert chasseur, etc.

Comme ornements, des perles et des perles ; en jais, acier, de couleurs bleues ou blanches. Les rubans sont en vogue aussi : on les porte en bretelles, en coques, en toupets, etc., etc.

Les boas seront très courts et les manchons très gros.

Et que d'autres ! Et que d'autres sans compter le genre russe qui gagne la manche, la broderie et la jaquette !

Mais chut ! Au théâtre plutôt.

* *

A l'Académie de Musique, le compositeur du Capitaine Thérèse nous a donné des airs gracieux, quoique l'opinion du public reste fidèle à la musique des Cloches de Corneville.

L'étoile, Mlle Agnes Huntingdon étant déjà connue ici, rappellons seulement, comme pour en jouer encore, sa magnifique voix de contralto et l'habileté avec laquelle de petite pensionnaire, l'actrice devient ce pimpant officier qui a fait l'admiration de tous.

La cachucha, danse espagnole a été exécutée avec grâce.

Costumes et décors très jolis.

Le Queen's Théâtre a servi à un auditoire nombreux le mélo-drame anglais : *A mile a minute*.

Mlle Lottie Mortimer est une charmante petite actrice qui chante et danse fort gentiment. La mise en scène avec les décors ont ajouté beaucoup de valeur à la pièce.

Au Théâtre Royal, boustade humoristique "Me and Jack" remplie de caricatures, de variétés de toutes sortes. Mr E. Burke est d'un comique achevé.

Séances remplies aussi au Lyceum où la Compagnie Specialty et Burlesque attirait une foule nombreuse.

Au Queen's Theatre, opéras français : "Madame Favart" et la "Belle Hélène" paraissant pour la première fois à Montréal. Les amateurs canadiens-français ont eu un régal.

Mlle Pauline Hall, l'étoile de ces opéras, vient de terminer un engagement au théâtre Park, à Philadelphie, où la presse est unanime à lui adresser des éloges.

A l'Académie de Musique.

Plusieurs acteurs distingués, figurant dans trois pièces nouvelles, dont l'une, "Her Release," est de la plume du célèbre dramaturge, Edouard Cadol.

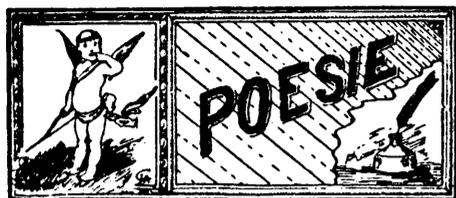
La troupe Pitou Stock Company est très forte, et plusieurs journaux influents lui ont même donné le nom de Comédie Française.

GENEVIÈVE.

UNE IDYLLE ACADIENNE

Tel est le titre d'un nouveau roman dû à la plume de M. Louis Tesson, et dont le *Messenger* de Lewiston (Maine) va commencer la publication dans les premiers jours de Janvier prochain. Cette publication durera trois mois (près de trente numéros). L'abonnement est de quarante centins. On peut s'abonner aux bureaux du MONDE ILLUSTRÉ ou par l'envoi de timbres poste ou mandat-poste (*money order*) au Prof. Jos. O. Arsenault, Boîte 269, Charlottetown, P.E.I., ou à l'auteur, M. Louis Tesson, Charlottetown.

Toute personne qui enverra cinq abonnements, soit 2 dollars, à l'une de ces trois adresses recevra elle-même un abonnement gratis, ou une bonne commission, si elle en envoie davantage. Numéros spécimens adressés sur demande.



SONNET

A Mlle ALBERTINE L....

Le vent est triste, comme un glas
 Pleurant sur une fiancée ;
 Il souffle et sème sur ses pas
 Le désespoir pour la pensée.

C'en est fait des tendres appas
 De la belle saison passée,
 En deuil, victime du trépas,
 La nature s'est affaissée.

Hélas ! tout est fait pour mourir :
 Le lis, le roseau, le grand chêne,
 Les marguerites de la plaine ;

Et, morne, je me sens frémir,
 Songeant qu'en votre cœur, peut-être,
 L'amour pour moi peut disparaître ! ..

LORENZO.

A LA BONNE FRANQUETTE

(Suite)

* * Dans ce court voyage d'exploration, M. Foursin ne néglige rien de ce qui peut intéresser ceux qui s'occupent de la colonisation des vastes solitudes de l'Ouest et de la Colombie anglaise. Il visite en détail les établissements créés à la Rolandrie par le comte de Roffignac, ceux de MM. de Soras, de Jumilhac, de Brabant, de Nanteuil, de Linarès, de la Boulerie, de tous ces gentils-hommes du faubourg Saint Germain qui, un beau jour, se sont mis à l'œuvre et se sont dit que le "coin qu'ils allaient habiter serait le plus beau, le plus fertile, celui qui deviendrait le plus riche et le plus grand." C'est avec pareille émulation que l'on crée et fonde des pays. C'est ainsi que l'on fait respecter le nom français partout où il se présente.

Il ne faut pas se le cacher, la France exerce encore son prestige dans ces solitudes. A preuve, cette anecdote que Foursin nous raconte *de visu*.

Il s'agit d'un procès en police correctionnelle entre Indiens d'une réserve voisine et les Pie-a-Pots.

"Le président du tribunal était le maire de Régina, M. MacCaul ; M. Forget, en sa qualité d'assistant-commissaire des Indiens, occupait des fonctions multiples qui lui permettaient, d'après ce qu'il m'a semblé, de cumuler le ministère public et de la défense, et de former à lui tout seul, le jury. Je fus invité à m'asseoir près du tribunal. Une demi-douzaine de cavaliers de la police à cheval faisaient le service d'ordre et introduisaient les témoins et les accusés, les uns et les autres fort nombreux, dans des costumes très sommaires, le visage imberbe orné de fioritures multicolores, enfin la nature même. La civilisation n'était représentée que par des couvertures provenant des distributions administratives qui sont, avec quelques colliers de coquillages et une paire de mocassins, tout le costume des enfants de la prairie. Un interprète les assistait. Pourtant, l'une des accusées, Mme Petit Gras, avait déclaré pouvoir répondre en anglais, en cri et en français. Mais les dépositions fort longues, gesticulées avec gravité, eurent lieu en cri. La cause était que des querelles anciennes entre guerriers avaient été rallumées par une provocation que l'un d'eux était venu faire devant la tente de son adversaire. Les squaws étaient sorties en même temps que ce dernier et avaient séparé les combattants ; mais l'une d'elles se plaignait d'avoir reçu un terrible coup de tomahawk sur l'épaule. Le tomahawk figurait comme pièce à conviction ; c'était une vulgaire

mais énorme trique. Les témoins entendus avaient, selon l'usage, embrouillé et aggravé les choses. Les deux camps se reformaient à l'audience même et ravivaient leurs haines réciproques, quand Forget se leva pour les haranguer. Après avoir amoli adroitement les nerfs trop tendus et présumé par des considérations élevées, il les adjura de ne pas donner un pareil spectacle à un voyageur français—il me présentait à l'auditoire avec un geste ample et vraiment indien ;—il ne fallait pas qu'en France on pût avoir une mauvaise opinion des Indiens Cris, et des doutes sur la douceur de leurs mœurs. Entraînés spontanément par une raison pareille et la pathétique péroraison qui suivit, le mari de la victime vint majestueusement et silencieusement me serrer la main ; puis il serra la main de l'orateur justicier, celle du président, et se retournant enfin vers l'accusé, il lui serra non moins solennellement sa main coupable mais pardonnée, amnistiée au nom de la France ! Tous les guerriers vinrent nous serrer et se serrèrent les mains en observant le même cérémonial. Cela dura une demi-heure. Le président n'eut plus qu'à consacrer ce touchant dénouement par la lecture d'une formule légale. Les squaws, y compris celle qui avait reçu les coups, n'eurent pas voix au chapitre. La dignité du guerrier indien ne le permet pas. Dans cet Occident lointain, on pratique à l'égard de la femme des habitudes extrêmement orientales."

* * Du Nord-Ouest. M. Foursin passe à la Colombie Anglaise. Tout en fumant son cigare il n'oublie pas son calepin. Dans une de ses notes je lis cette description qui en vaut bien une autre.

"Heureusement, écrit le voyageur, que nous n'étions nullement obligés d'admirer tout le temps. Le fumer, une bonne table et un excellent lit nous offraient, tour à tour, des occupations reposantes et des distractions plus à portée de simples délégués d'agriculture comme nous. A partir de Yale, (1,000 habitants), tête de la navigation sur le Fraser, nous en avions enfin terminé avec les pics et les gouffres, les monts à figure glabre et sinistre, les flancs crevassés ou couverts de belles forêts, rangés par échelons dans un bel ordre de bataille ou surgissant en plein chaos. Nous en avions assez des corniches, d'où à chaque instant on croit dégringoler dans les abîmes ; des ponts sveltes, suspendus comme des fils à des hauteurs vertigineuses, et sur lesquels le train passe en équilibre. Les paysages souriants, majestueux ou terribles ne nous disaient plus rien. Les eaux mugissantes, projetant leur écume en des cascades furieuses ou montrant gracieusement leur surface tranquille et transparente à travers les lignes de beaux grands pins mélancoliques, lacs ou rivières, nous laissaient indifférents.

"Quelle joie de revoir dans les grasses prairies de la vallée du Fraser, des troupeaux et des meules de foin, des fermes cosues et des fermières sur le pas de leurs portes regardant passer le train. Partout des arbres fruitiers, des pommiers principalement, les branches en saule pleureur, faiblissant sous le poids de fruits trop gros et trop nombreux. Plus de neiges ! Plus d'hiver même ; la Colombie jouit d'un printemps perpétuel ; les jours de pluie permettent seuls de discerner les beaux jours. C'est le climat de l'Angleterre et de la Normandie. Ni chaud, ni froid Tiède."

C'est ici que M. Foursin glisse une observation que je voudrais voir étudiée et pesée par bien de nos gens.

"Les Canadiens Français qui sont les premiers colons de forêts du monde, trouveraient, loin des spéculateurs et des terres qu'ils ont accaparées, des districts tout aussi fertiles ; mais les Canadiens Français ont la province de Québec à défricher, à coloniser et leur part du Manitoba et du Nord-Ouest à prendre. Ceux que j'ai rencontrés étaient des employés ou des ouvriers du chemin de fer. Les Canadiens Français, défricheurs et cultivateurs, seraient pourtant seuls en état de découvrir dans la forêt et de créer de nouveaux centres de colonisation et de faire échec aux combinaisons des spéculateurs qui sont considérés dans la province de la Colombie comme l'ennemi public"

Quant au rôle joué par les Français à la Colom-

bie Anglaise, M. Foursin l'explique dans ces lignes :

"Victoria, la belle capitale provinciale a une population de 16,841 habitants. Les Français y étaient très nombreux autrefois ; mais, peu à peu n'étant pas suivis, ils sont revenus en France, après fortune faite, ou retournés à San Francisco par où ils étaient venus. Un assez bon nombre y sont restés néanmoins ; les plus belles fermes autour de Victoria leur appartiennent. Ils avaient fondé un hôpital qui existe encore. L'hôtel Driard, la gloire de Victoria, célèbre dans les trois Amériques, la meilleure table du Nouveau Monde, a pour propriétaire un Français, M. Redon, originaire du Périgord, la province qui fournit les truffes et où tout le monde est bon cuisinier et fin gourmet. Le banquet qui nous y fut offert par les notables de Victoria était un chef-d'œuvre.

"Driard n'a pas seulement obligé tous les Yankees à confesser la supériorité et la gloire de la cuisine française, il a créé, sur place, une collection de connaisseurs, une clientèle locale digne de lui. Nulle part en Amérique on ne trouve de plus fervents disciples de la bonne chère, des vins français meilleurs et des fins champagnes aussi authentiques. On a même poussé le culte jusqu'à acclimater, en vue de l'immortalité, des faisans qui se multiplient en liberté dans les bois environnants.

"M. Redon, animé par le zèle d'un sacrifice antique, convaincu, à juste titre, que la gloire du Driard est une gloire française, désirerait voir des fermiers français venir s'établir dans les environs de Victoria qu'ils approvisionneraient d'agréables primeurs, de beurre fin, de côtelettes de présalé, de tendres filets, d'œufs frais et de volailles à point. Il est propriétaire de fermes que nous avons visitées ensemble et sur lesquelles il serait disposé à en installer quelques-uns dans des conditions avantageuses."

Il n'y a pas qu'en Colombie Anglaise où l'on puisse retrouver les plaisirs de Brillat Savarin.

A Calgary, on offre un grand banquet à M. Foursin et à la délégation. En ouvrant le cahier de notes du voyageur, j'y trouve cette remarque : "M. Mariaggi, un restaurateur de grand style, chez lequel se tenait le banquet, soutient à Calgary—de même que M. Florent Arnold à Régina—le renom grand, et d'ailleurs incontesté, de la cuisine française."

* * Dans un livre qui a fait du bruit et qui restera, le général Faidherbe, de l'Institut, se pose cette question en parlant du Sénégal, cette France de l'Afrique occidentale :

"—Les Français sont ils oui ou non un peuple colonisateur ?"

Et le brave divisionnaire continue :

"Il paraît malheureusement certain que nous sommes aujourd'hui peu aptes à fonder des colonies de peuplement. Ainsi, en Algérie, les deux tiers des colons sont Espagnols ou Italiens et non Français. "Cependant, disent les uns, voyez le Canada, il n'y a pas d'autre exemple d'établissement ayant autant prospéré et multiplié sa population."

"C'est que colonisateurs nous avons pu l'être et ne plus l'être, et les causes de cette dégénérescence ne sont pas difficiles à trouver. Le Canada s'est peuplé d'une race franco-normande, c'est vrai, mais c'est certainement parce qu'il a été séparé violemment de la mère patrie depuis 126 ans qu'il a pu prospérer comme il l'a fait, en profitant des grandes ressources du pays. Chez les congénères des Canadiens, c'est à dire chez les habitants des départements de la Seine Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de la Manche et l'Orne, la natalité est aujourd'hui la plus faible de toute la France. Tandis que chacun au Canada met son amour-propre à avoir une très nombreuse famille, dans notre province normande la natalité est aujourd'hui inférieure à la mortalité : c'est le résultat de l'égoïsme et du libertinage. Il est probable que si le Canada était resté colonie française jusqu'à nos jours, l'influence de nos mœurs s'y serait fait sentir, par l'échange continu de personnel, par l'action de la littérature, des théâtres, des arts, et

les habitants du Canada ne seraient plus cités comme une race éminemment prolifique."

Voilà les réflexions que l'excellent général Faidherbe faisait sur notre compte pendant les nuits si longues, si lourdes qui pèsent pendant une moitié de l'année sur le palais du gouverneur de Saint-Louis du Sénégal. Le vieux brave, celui qui plus tard devait être le grand chancelier de la Légion d'honneur, semblait ignorer qu'abandonné, livré à lui-même, il avait vu triompher sa politique toute française dans les profondeurs mystérieuses de l'Afrique occidentale. N'est ce pas d'après ses conseils qu'on aurait réussi à établir un poste français à Bammagou, à huit cents lieues de l'embouchure du Niger ? Et le Niger est le plus grand fleuve d'Afrique, après le Nil et le Congo : il a mille lieues de course !

Combien j'aime mieux la manière de voir du sergent-major Pierre Foursin. Il se montre supérieur au général de division dans ses études sur le développement de la race française à l'étranger. Il est plus juste. En parlant d'elle, il peut dire sans crainte que dans le Nouveau-Monde elle a accepté et mené à bonne fin depuis longtemps cette consigne que Parnell donnait à ses compatriotes.

— Accrochez-vous d'une poigne solide à vos foyers. "Keep a firm grasp on your homesteads."

"La race française, nous dit M. Foursin, occupe au Canada une situation privilégiée ; elle a sa représentation dans le Parlement et trois ministres dans le cabinet fédéral ; la langue française y est officielle à l'égal de la langue anglaise, en tout ce qui concerne l'administration fédérale. Il y a trois groupes français : 1. Les Canadiens Français qui doivent être, à l'heure qu'il est, bien près d'un million et demi dans la province de Québec dont ils forment la presque totalité de la population ; 2. les Acadiens-Français dans les provinces du golfe St-Laurent ; 3. les Métis Français, moins nombreux, dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest. Ils ont gardé aux Français d'Europe, aux Belges, Luxembourgeois, Alsaciens-Lorrains et Suisses, une place que tout le monde, au Canada, désire leur voir prendre. Les deux races vivent, côte à côte, satisfaites d'une constitution qui consacre depuis 1867 leurs droits respectifs ; politiquement et économiquement associées, elles rivalisent, avec une courtoisie réciproque, dans l'accomplissement du devoir public qui est le développement général de la Confédération ; leur vie sociale et nationale reste distincte ; l'Union Jack et le drapeau Tricolore pavoisent telle ou telle province, tels ou tels quartiers des villes de Québec ou Montréal, suivant que l'on fête la Saint-Georges ou la Saint-Jean-Baptiste ; mais après l'expression de leurs sentiments d'amour et de fidélité pour chacune de leurs vieilles Mère-Patries, tous les Canadiens, à quelque culte qu'ils appartiennent, quelle que soit la langue qu'ils parlent, l'opinion publique qu'ils professent, se retrouvent animés d'une même ardeur, ayant une même ambition à réaliser : La fondation d'un grand pays !

"Le Français le plus patriote en France ne peut, au Canada, penser et agir différemment que les Canadiens Français. Si la France a conservé en Amérique le prestige du rang qu'elle y a occupé, elle le doit bien plus au général Montcalm, tombé sur le champ de bataille de Québec, qu'au général Lafayette. L'ami et l'allié de Washington n'a pas réussi à assurer aux Français la reconnaissance des Etats-Unis : Montcalm a laissé derrière lui des compagnons qui sont devenus une seconde nation française. La mémoire du général français, dont la mort a marqué la perte de l'empire colonial de la France en Amérique, unie à la mémoire du général Wolfe, qui ne survécut pas non plus à sa victoire, sont honorés aujourd'hui par les descendants des vaincus et des vainqueurs, à jamais réconciliés, dans un monument, à coup sûr unique dans le monde, élevé par souscription publique sur le terrain même de la lutte, à la gloire commune des deux héros. Montcalm et Wolfe, s'ils vivaient de nos jours, ne feraient plus la guerre. Ils licencieraient leurs troupes et feraient de la colonisation dans le Nord-Ouest.

"La période des temps héroïques et guerriers semble définitivement close sur la terre canadienne. Théâtre de tant de combats acharnés, presque interrompus pendant deux siècles, la paix, sécu-

laire elle aussi, qui y règne maintenant, sera-tous les Canadiens l'affirment — la paix perpétuelle."

Et prenant bravement à bras le corps la question de l'émigration française, M. Foursin termine par ces lignes magistrales :

"La population de la France est à l'état stagnant ; un courant d'émigration lui rendra sa vitalité ancienne et ses vertus prolifiques, de même qu'un cours d'eau rapide traversant une mare, rend la clarté à ses eaux croupies. Lorsque dans chaque village on aura la connaissance des facilités d'établissement au Canada ; lorsque chaque famille aura dans ce pays l'un de ses membres ou l'un de ses voisins, alors disparaîtra la vraie cause du mal, l'inquiétude des parents pour l'avenir de leurs enfants et les difficultés de la vie qui conseillent le célibat ou la stérilité conjugale volontaire.

"N'insistons pas. Les batteuses à vapeur qui extraient des meules gigantesques, formées de gerbes moissonnées et liées à la mécanique, dans le Nord-Ouest, un froment que chemins de fer et steamers apportent ensuite si rapidement et si économiquement sur nos marchés, font plus pour la solution de la question que les raisonnements les plus serrés. La concurrence agricole de l'Amérique du Nord a ruiné nos fermiers ; mais les prix du pain et de la viande sont nivelés et les disettes ne sont plus à craindre. Il est donc impossible de fermer la frontière : On ne décrète pas la famine ! C'est avec courage et sang froid, au contraire, qu'il faut reconnaître la situation et, virilement, chercher une solution et non de nouveaux moyens empiriques.

"La douane et les tarifs protecteurs n'y feront rien ; on ne peut, artificiellement, fixer et maintenir le taux des fermages et l'évaluation ancienne de terres maintenant épuisées et surchargées d'impôts. La terre ne peut valoir éternellement 3,000 francs l'hectare de ce côté-ci et cinquante francs de l'autre côté de l'Atlantique. Cela finit par se savoir. Le fermier lui-même, à la concurrence qu'il subit, se rend bien compte d'où vient le mal ; il se dit que quand il est si onéreux d'être fermier il vaut mieux devenir propriétaire. Le sac de blé ne peut plus être cher à Paris et à vil prix à Winnipeg. Le câble communique à la même heure les mercuriales des marchés de Montréal et du Havre, et la navigation à vapeur rend effectives, en quelques jours, les transactions conclues instantanément par les négociants des deux mondes à l'aide du fil électrique.

"C'est une évolution économique profonde, une évolution humaine qui est commencée et fatalement s'accomplira. Que l'on en souffre ou que l'on s'en réjouisse, il n'y a, en remontant à la véritable origine de la crise, qu'un seul homme à qui l'on puisse s'en prendre : Jacques Cartier, émule de Christophe Colomb, un capitaine de Saint-Malo qui, au seizième siècle, découvrit le Canada."

* * * Maintenant, il est temps de causer de ce brave garçon. Avec l'aide de Mgr Labelle, il s'est fait le promoteur de l'émigration française au Canada, le défenseur de notre race.

Pierre Foursin est grand, fort. C'est un athlète, et, ce qui ne nuit pas, c'est aussi un penseur et un érudit. Taciturne, même timide avec ceux qu'il connaît peu, il devient gai, vibrant, charmeur quand il se sent près de ceux qui peuvent le comprendre. Parlez lui de Paul Déroulède, de l'Alsace, de la Lorraine ; il se transforme. Je lui ai entendu déclamer un soir le *Testament*. Toute la chambrée frémissait d'émotion. Quand il touche à ces notes, les sentiers de la conversation ne lui vont plus. Il a sur les lèvres le tison sacré ; sa chaise est une place forte ; sa parole est un clairon.

C'est que, voyez-vous, Foursin a souffert comme tant d'autres des suites de l'année terrible. Il est battu à Borny, à Gravelotte. Il a vu le Prussien à l'œuvre. Il l'a jugé par ses cartouches, par sa *schlague* ; par son amour hystérique pour les pendules. Il a été soldat ; il a été prisonnier de guerre. Il a vu toutes les grandeurs, toutes les humiliations de la France. Il en connaît maintenant toutes les espérances. Pour le grand jour, il

lui réserve sa sève, sa force, sa virilité, son intelligence.

A Paris, quand il a passé quelques instants avec son vieil ami Paul Déroulède, il n'a pas de plus grand plaisir que de se mettre au service des Canadiens Français qui sont de passage. Il est aussi connu de nos compatriotes qui sont allés en France qu'il l'est de son vieux régiment. Quand ils reviennent au pays, le nom de Pierre Foursin fait partie de tous les souvenirs agréables que Paris peut laisser à ceux qui partent de la Nouvelle-France pour aller passer quelques jours dans l'Ancienne.

* * — Paresseux ! avec cela ; mais paresseux

Voilà ce que m'avait dit l'ami qui a provoqué cette étude, pendant que je dépouillais mon courrier de France.

Ces mots me tintaient encore aux oreilles. Ils finiront par me rappeler que, la veille du départ de Foursin pour Paris, je lui avais posé cette question :

— M'écriras-tu quand tu seras là-bas ?

— Non, me répondit-il en fumant tranquillement dans sa pipe et en s'allongeant dans mon meilleur et unique fauteuil. D'ailleurs, qu'aurai-je à te dire ? J'aime mieux faire collection de nouvelles pour le jour où nous nous reverrons.

* * — Eh ! bien, mon vieux Foursin, tu ne me la feras pas à l'oreille, comme cela se disait au régiment. M'écriras-tu au moins pour me remercier d'avoir lu ton rapport ? M'écriras-tu pour l'avoir fait ainsi connaître au MONDE ILLUSTRE, à ses lecteurs canadiens-français que tu aimes tant et qui te le rendent bien ?

— Dis, Foursin, m'écriras-tu ?

Toucheur de Saint-Malo

NOUVELLES A LA MAIN

— Savez-vous quelle différence il y a entre des affronts et des assiettes ?

— ???

— Hé bien ! les affronts s'essuient avant d'être lavés et les assiettes après.

* *

Gontran conte ses peines d'amour à Gaston :

— Ah ! mon ami, elle me trompe, moi qui l'aime tant, je n'ai plus qu'à mourir ; j'hésite seulement sur la façon d'en finir. Le revolver, la rivière, la corde.

— Prends le chemin de fer.

* *

On parle d'une dame âgée qui a perdu plusieurs gendres et qui, pour sa part, se porte comme le pont Neuf.

— Cette belle mère est un phénix.

— Pourquoi phénix ?

— Elle renaît de ses gendres.

* *

A la visite du médecin :

— Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Pas mal, docteur. J'ai bon appétit, je dors bien...

— Tenez, voici une ordonnance qui vous enlève tout cela.

* *

La scène se passe devant un magistrat qui examine une affaire de séparation de corps.

— Mais enfin, madame, je ne vois pas dans votre plainte de motifs suffisants !

Vous reprochez à votre mari d'être corroyeur... "c'est une profession honorable !"

— Oui, monsieur, mais c'est moi qu'il tanne



LOUIS TESSON

Auteur de *Sang noir*; *Un amour sous les frimas*, *Une idylle acadienne*, *Céleste*, et un autre roman de mœurs acadiennes en préparation



LOUIS TESSON

Agé de trente cinq ans ; avec un caractère très froid au premier abord, mais cependant expansif avec ses amis—et ils sont nombreux—; doué d'une énergie à braver tous les obstacles, et d'une remarquable tenacité dans l'étude difficile des caractères et des mœurs ; passionné pour les voyages ; se fatiguant par une demi-heure de promenade, pour se reposer en des heures de travail dans son cabinet d'étude—de littérature, si je puis ainsi m'exprimer :—tel est M. Louis Tesson, déjà connu de nos lecteurs sous le pseudonyme de Louis de Saintes.

A venir jusqu'aujourd'hui, le charmant auteur d'*Un amour sous les frimas* n'a pu se résoudre à se fixer définitivement en aucune partie de notre pays : il a fait comme ces oiseaux de passage qui charment, l'un après l'autre, tous les bosquets par leur présence et par leurs chants. Mais aujourd'hui que l'homme entre dans toute la force de l'âge et que le littérateur comprend le noble rôle qui lui est échu, Louis Tesson, paraît-il, aurait dessein de se fixer dans l'Ile du Prince-Edouard. C'est un charmant petit horizon où tout invite l'oiseau à chanter, le poète à rêver, l'amant à s'exiler, et le littérateur à écrire. Et j'ai tout lieu de croire que monsieur Tesson ainsi établi, aura plus de loisirs pour écrire et plus de temps pour bien reviser ses ouvrages.

Né à Saintes (Charente inférieure), en France, il fit de brillantes et solides études au collège de Pons, et dans sa propre ville natale. Sur les bancs de l'école même se révélait déjà en lui cet esprit

d'observation, indispensable au vrai romancier. L'enfant n'est ordinairement pas habitué à se rendre compte des choses : tout se meut autour de lui, et rarement en cherche-t-il la cause ; le jeune âge est fataliste et croit que tout n'arrive que pour servir aveuglément ses désirs et que tout se coordonne à ses jeux. Au si quand dans un enfant, on remarque un esprit observateur qui s'arrête sur chaque objet pour en faire l'analyse et chercher les causes qu'il peut produire et les effets qui peuvent en résulter, on peut se dire : celui là réussira.

Et M. Tesson a réussi.

L'écolier aspirait à terminer son cours : ils voyait l'étendue du monde et la gloire à travers les murs du pensionnat, et il lui tardait de parcourir l'un et de se couronner de l'autre. Enfin en 1875—il avait dix-neuf ans—les portes du collège s'ouvraient toutes grandes devant lui et, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, il partait presque aussitôt pour la Louisiane : depuis longtemps il rêvait au Nouveau-Monde, ce pays de Liberté et d'Avenir. C'est là qu'il débuta dans le journalisme ; d'abord comme collaborateur à plusieurs journaux, ensuite comme rédacteur. La souplesse de sa plume le fit remarquer à ses premiers coups d'essai, et l'on admira de lui des sonnets pleins de verve et de fraîcheur.

Cependant l'amour des lettres et les nombreuses occupations de toutes sortes n'avaient pas éteint l'amour du pays : à que'que distance qu'on soit de la patrie, la voix du patriotisme se fait toujours entendre d'un cœur bien né. M. Tesson retourna donc faire son service militaire en France, où il resta deux ans.

Mais le goût des voyages, mais les bons souvenirs qu'il avait laissés là-bas le rappellèrent en Amérique. Il jeta ses regards sur la grande république et alla se fixer à New York où bientôt il fonda une feuille hebdomadaire, les *Petites affiches*, laquelle, après plusieurs années, se transformait en un journal politique de grand format, le *Franco-Américain*. De nos jours, pour faire sub-

sister un journal de la sorte, il faut faire des sacrifices énormes, il faut un dévouement sans borne, et encore bien souvent, rien n'y peut. Dans un centre éminemment américain comme celui où paraissait le *Franco* bien d'autres journaux français étaient morts ; il dut mourir aussi, malgré les connaissances et les aptitudes qu'avaient ses directeurs, Louis Tesson et Léon de Poltaratzky, non-seulement pour la rédaction, mais encore pour l'administration d'un journal. Depuis, l'infatigable écrivain a fourni au *Messenger de Lewiston* toutes une série de chroniques et d'articles appréciés toujours à une haute valeur. Nos lecteurs ont aussi pu voir nombre de sonnets signés de son nom ou de celui de *Louis de Saintes*, son pseudonyme. Il a encore écrit deux jolis romans : *Sang noir* et *Un amour sous les frimas* présentement publié dans nos colonnes ; et l'on nous annonce pour bientôt une Idylle acadienne qui sera du plus grand intérêt, car l'auteur dit lui-même qu'il y a mis tous ses soins et tout son travail depuis quelques mois. Presqu'en même temps, il s'occupe à mettre la dernière main à une autre nouvelle de longue haleine, et tirée des mêmes sources, *Céleste*.

Que l'on me permette une remarque en passant. Les romans de M. Tesson sont éminemment de mœurs canadiennes ; la vie et les agréments de la vie au Canada : voilà ce que s'est plu à décrire l'auteur d'*Un Amour*. Or, à l'étranger, et surtout en Europe, on connaît bien peu concernant notre pays : on nous prend encore, il faut bien l'avouer, pour un peuple à demi civilisé ; les Canadiens, aux yeux du peuple non-lettré, en France et en Angleterre, ne sont ni plus ni moins que des sauvages. C'est nous faire tort. Que nous n'ayons pas encore atteint, dans la voie du progrès, nos vieux frères d'outre-mer, je le veux bien ; mais que nous en soyons à la civilisation huronne ou iroquoise !.... Ah ! bien non, par exemple.

M. Louis Tesson, par ses romans, a voulu combattre ces vilains préjugés. Voilà où je veux en venir : en Europe et en France surtout, tout ce qui vient de l'étranger excite grandement la curiosité populaire. Or, qu'un éditeur achète les manuscrits de M. Tesson, qu'il les lance par milliers d'exemplaires dans le public, en annonçant un roman canadien, et voilà que non-seulement il aura fait sa fortune, mais qu'en outre il aura contribué à nous faire connaître là bas, non pour des sauvages, mais pour des Canadiens, tels que nous sommes, et pour un peuple frère du peuple français.

Mais je passe. M. Tesson a un style et une manière d'écrire à lui. Il ne recherche pas les grandes phrases à sensation ; non, sa phrase est simple, naturelle et parfois frappante d'originalité. Aussi, que l'écrivain ajoute au feu, à la grâce, à la sensibilité qui parent ses ouvrages, un enchaînement plus étroit et des péripéties plus neuves, je dirai le mot, et l'on n'aura rien à reprocher à ses œuvres.

M. Louis Tesson écrivait dernièrement : " J'ai la passion d'écrire, ajoutez à cela mes voyages et déplacements, et vous aurez la cause probable qui fait que je ne me suis pas marié." Espérons que l'accueil que le public fera à ses écrits l'engagera à se fixer définitivement dans notre pays et qu'il saura doter notre jeune littérature d'ouvrages sérieux par la forme autant que solides par le fonds.

Le charmant romancier est depuis peu à Charlottown, I.P.E., où il s'inspire, pour ses écrits, de la beauté du paysage. " Une promenade, une course, le soleil, voilà ce qui éveille mes idées, écrivait il dernièrement à un ami, je compose un peu partout ; mais je préfère ma petite chambre de travail, dont la fenêtre s'ouvre sur le port où les navires qui vont et reviennent font des tableaux changeants."

On est en droit toujours d'attendre du talent les fruits qu'il doit porter ; aussi peut-on espérer que M. Tesson ne s'arrêtera pas court après un si beau commencement ; mais qu'il ira toujours de l'avant, fort qu'il doit être de ses propres talents, de sa jeunesse encore et des nombreux souhaits de succès que je fais pour lui, au nom de tous.

Germain Paulieu

CHRISTOPHE COLOMB

UNE QUESTION D'HISTOIRE

(Suite et fin)

L'histoire des fourmis de M. A. Vercoûtre, telle que nous l'avons lue dans l'extrait reproduit plus haut, ne me paraît pas si difficile à résoudre.

M. Vercoûtre, après avoir cité un passage de Pline (H. N. Livre XI, 36-3) où il décrit une espèce particulière de fourmis existant chez les Indiens Septentrionaux auxquels il donne le nom de Dardes, recherche quelles pouvaient être les fourmis dont l'écrivain romain avait entendu parler. Or, il paraît que la seule espèce de fourmis correspondant à celle dont Pline fait mention ne se voit aujourd'hui que dans quelques régions de l'Amérique du Nord (le Colorado, le Nouveau-Mexique, etc), d'où il conclut "que la *Pogonomyrmex occidentalis*, au temps de Pline, habitait les Indes proprement dites (Hindoustan), d'où elle aurait totalement disparu depuis cette époque puisque, très certainement, elle ne s'y trouve pas aujourd'hui", ou bien que cette espèce de fourmis "a toujours habité uniquement l'Amérique du Nord, et alors le récit de Pline, trop précis pour avoir été inventé de toutes pièces, proviendrait nécessairement de voyageurs ayant, à cette lointaine époque, déjà visité l'Amérique."

Il me semble que si M. Vercoûtre avait référé au Livre VI, 22-4 du même auteur, il y aurait vu que les "Indiens Septentrionaux" en question ne sont pas des "Américains du Nord", mais bien un peuple habitant l'Indoustan. Les Dardes y sont nommés en toutes lettres, et Pline parle de leur pays comme "le plus abondant en or", ce qui est très significatif.

Voyons plutôt ce passage du célèbre naturaliste romain ; la citation est un peu longue, mais elle s'impose pour l'intelligence complète du sujet :

"Dans le Gange est une île très grande, renfermant une seule nation, nommée les Modogalingsiens. Au delà sont situés les Modubes, les Molindes, les Ubères, avec une magnifique ville du même nom ; les Galmodroëes, les Prêtes, les Calisses, les Sasures, les Passales, les Colubes, les Orxules, les Abales, les Taluctes ; le roi des Taluctes a 50 000 fantassins, 4 000 cavaliers et 400 éléphants. Puis vient une nation plus puissante, les Andares, possédant un grand nombre de bourgs, 30 villes fortifiées de murs et de tours ; elle fournit à son roi 100 000 fantassins, 2 000 cavaliers, 1 000 éléphants. Le pays des Dardes est le plus abondant en or ; celui des Sètes, en argent."

Puis, il continue : "Des Indes, non seulement de ces parages, mais encore de l'Inde presque entière, les plus puissants et les plus illustres sont les Prasiens, qui possèdent la ville très grande et très opulente de Palibothriens, (Patna) d'où quelques-uns donnent le nom de Palibothriens à la nation même et de Palibothrie à toute la contrée entre le Gange et l'Indus..."

Il est évident qu'il s'agit ici de peuples asiatiques et que les fourmis décrites par Pline se rencontreraient de son temps dans l'Inde et non en Amérique, et que les Dardes étaient bien un peuple habitant une région au nord de l'Indoustan.

Quant à la première hypothèse "que les fourmis ne sont nullement de ces êtres dont les espèces peuvent disparaître totalement d'un continent", on n'en sait rien du tout. Tout cela dépend des circonstances, le temps est pour peu de chose dans la destruction d'une espèce animale.

Il est disparu depuis les temps historiques plusieurs espèces d'animaux dont l'existence semblait moins précaire que celle des fourmis. On cite au delà de 40 espèces d'animaux, d'oiseaux, qui se sont éteintes depuis l'ère égyptienne. Où trouve-t-on aujourd'hui l'Urus décrit par César sans ses Commentaires et le cerf à bois gigantesque d'Angleterre ? (1) Ces fourmis peuvent avoir été victimes des éléments ou d'autres circonstances. Par exemple si elles avaient la passion de l'or au point de constituer un élément essentiel à leur

(1) Voir Quenstedt, "Sur les animaux disparus dans les derniers siècles."

existence, car, dit encore Pline, en parlant des Indiens qui dérobaient ainsi leur or "mises en émoi, elles accourent et souvent déchirent les voleurs, bien qu'ils s'enfuient sur des chameaux très rapides ; tant sont grandes leur agilité et leur férocité jointes à la passion de l'or", qui vous dit que cet or une fois disparu (ce qui a dû arriver, car il n'y a pas que les fourmis qui ont la passion de l'or) que leur existence, du moins dans ces contrées, leur a été possible ? Je vois déjà d'ici une lutte terrible... la lutte pour l'existence, pour employer une expression chère aux Transformistes, et qui, pensez-vous, a dû l'emporter dans cette lutte entre le roi de la création et une espèce aussi chétive que celle des fourmis ?...

Je ne prétends pas dire que Pline ne soupçonnait pas l'existence de l'Amérique, c'est à dire d'un continent à l'ouest de l'Océan Atlantique, il devait en avoir une vague connaissance, un pressentiment, comme la plupart des lettrés de son temps, car la notion d'une terre transatlantique remonte à la plus haute antiquité ; plusieurs auteurs anciens semblent y faire allusion.

On a même raison de croire que les Chananéens, les Juifs et les Phéniciens ont pratiquement connu l'Amérique ; c'est ce qu'attestent de nombreux indices, quoique nous n'ayons aucun récit authentique qui en fasse foi. On sait avec quel soin jaloux ces derniers cachaient aux étrangers la connaissance de leurs voyages et de leurs découvertes. De même, les écrits des Babyoniens et des Carthaginois ne sont pas venus jusqu'à nous.

Enfin, pour le cas particulier qui nous occupe, il est bien certain que Pline n'a pas voulu parler de l'Amérique ; s'il eût eu des renseignements précis touchant notre continent, il en aurait parlé dans ses ouvrages en des termes assez clairs pour prévenir toute méprise.

Alexandre Cabanis

Québec, novembre 1891.

BIBLIOGRAPHIE

Les fêtes de Noël nous arrivent, et avec elles tous les jolis numéros extras que certains de nos confrères ont pris la bonne habitude de publier à cette occasion. C'est une lutte artistique et littéraire qu'ils se livrent, au grand bénéfice des heureux lecteurs.

Parmi celles de ces jolies livraisons que nous avons déjà reçues, cette année, deux des plus belles sont, sans contredit, celles de l'*Illustration*, de Paris, et du *Dominion Illustrated*, de Montréal.

Notre grand et glorieux confrère de l'*Illustration* s'est fait une spécialité de ces numéros artistiques : son éloge n'est plus à faire. Suffit de remarquer que, cette fois, il s'est pour ainsi dire surpassé.

Le *Dominion Illustrated* débute dans la carrière, et on ne peut que l'en féliciter davantage, car il a réussi au parfait. Ensemble gracieux et de haut choix, c'est un premier mérite. Mais les deux peintures, sujets traités avec talent par deux compatriotes canadiens, feront surtout le succès de ce numéro. Nous applaudissons à cette artistique à la fois et patriotique entreprise. Inutile de vanter la partie littéraire, toute du crû du pays et triée sur le volet.

Le *Dominion Illustrated*, de journal hebdomadaire devient magazine mensuel. Succès à sa mission nouvelle !

Un beau Noël.—Le *Magazine Français Illustré*, qui a conquis si rapidement une des premières places parmi les périodiques français et étrangers, pour fêter sa première année d'existence, offre à ses abonnés, à titre de prime, un magnifique numéro de Noël, qui, outre ses illustrations ordinaires, contient huit superbes gravures en couleurs, inédites, des grands peintres français, et des articles variés également inédits, signés des noms les plus appréciés du public.

Une poésie avec musique, spécialement écrite et composée pour le *Magazine Français Illustré*, par

Augusta Holmès, complètera cette prime exceptionnelle.

Ce numéro, d'une valeur réelle de \$2.00, forme un tout complet et indépendant, d'environ deux cents pages, sur deux colonnes, et ne se vend que deux francs, ou cinquante centimes. C'est un très beau, très économique et très artistique cadeau à faire.

On envoie franco le numéro de Noël à toute personne qui adresse deux francs, par mandat sur la poste, au directeur du *Magazine Français Illustré*, 46, rue Laffite, Paris (France).

Nous conseillons à nos lecteurs de se hâter, parce que le tirage sera bien vite épuisé d'une publication si charmante et à si bon marché.

JULES SAINT-ELME.

NOS GRAVURES

LA FIANCÉE DU PÊCHEUR

La tempête gronde, les vents et les flots sont déchaînés tout le long du littoral. A l'extrémité de la jetée, au pied du vieux calvaire, tout humide du bairer des embarras, la fiancée du pêcheur interroge l'horizon. Rien, toujours rien. Voici bientôt quinze jours que les derniers gars sont revenus de la pêche d'Islande ; les femmes et les filles du pays ont vu un à un rentrer leurs maris ou leurs promis : elle seule attend encore ! Tous les jours, à l'heure de la marée montante, elle vient, plaintive et désolée, guetter l'arrivée, de plus en plus problématique, du bien-aimé. Et quand, après de longues heures de cruelles angoisses, elle a perdu toute confiance dans l'intervention des hommes, elle se tourne alors vers le Christ miséricordieux, et, dans un élan de toute son âme, elle supplie celui qui peut tout de guider et de préserver sur l'Océan immense le frère esquif qui lui ramènera la joie et le bonheur.

ALEXANDRE IER, ROI DE SERBIE

Le jeune roi de Serbie appartient à la maison princière Obrenovitch. Etablissons brièvement sa généalogie. Miloch Obrenovitch devint, en 1817, prince de Serbie, avec le droit d'hérédité. Il fut reconnu, en 1827, par l'Assemblée nationale serbe, et en 1834 par la Turquie.

Après son abdication en 1839, la maison Obrenovitch fut déclarée déchue du trône ; mais Miloch fut restauré en 1858, et accepté de nouveau par la Sublime-Porte, l'année suivante.

Puis Milan Obrenovitch, né en 1854, et petit-fils du frère de Miloch, fut proclamé roi en 1882 ; il abdiqua, et c'est son fils, né à Belgrade en 1871, dont nous publions au ourd'hui le portrait, qui lui a succédé sous une régence, en 1889, et qui porte actuellement le nom d'Alexandre Ier.

UNE CHASSE AU RHINOCÉROS

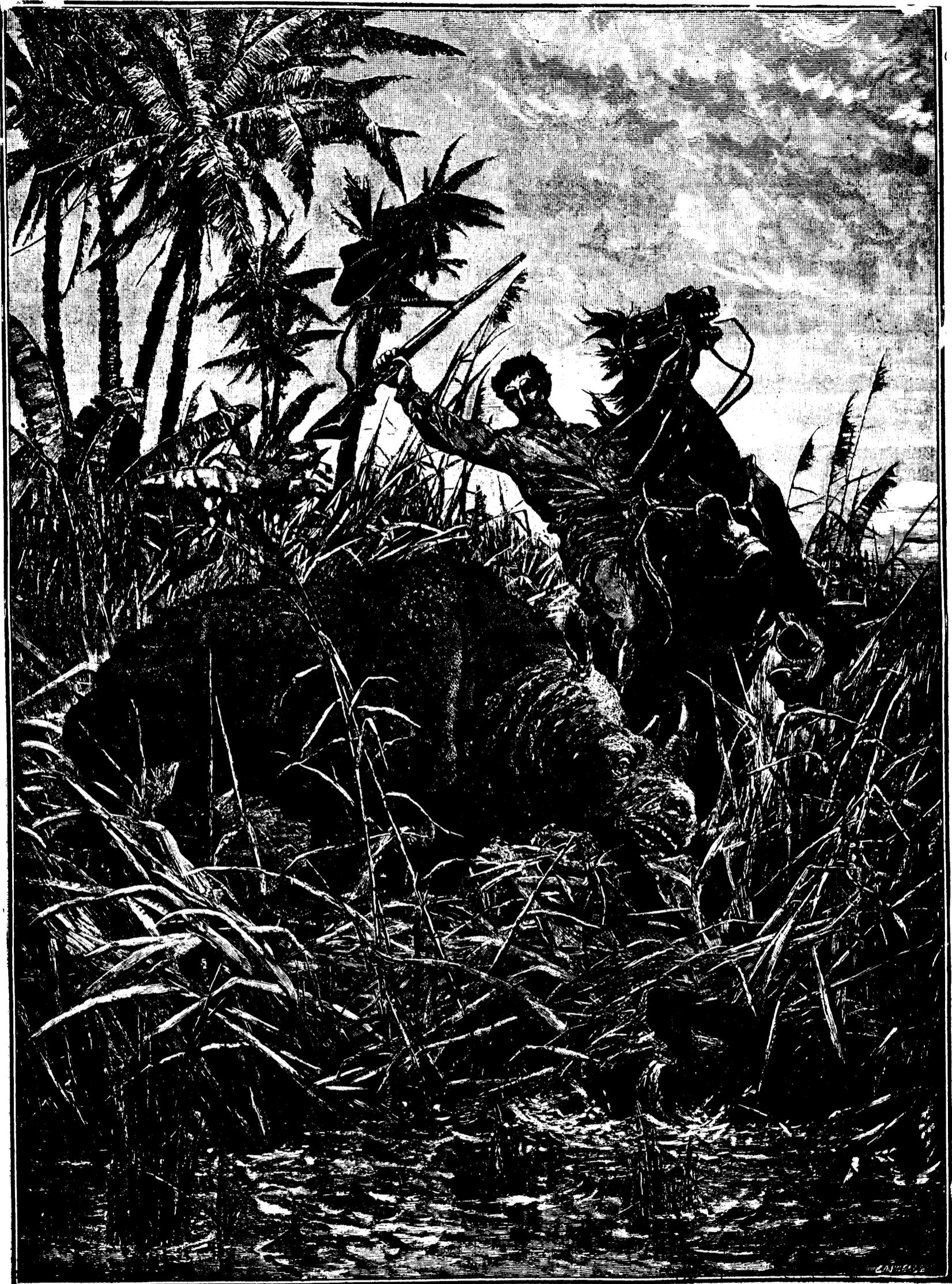
La variété de nos gravures, dit notre confrère de l'*Illustration Européenne*, nous arrache violemment d'un des centres de notre civilisation, pour nous transporter dans une des sauvages régions de l'Afrique.

Nous y assistons à une chasse de rhinocéros. Le rhinocéros sont les plus grands mammifères terrestres connus, après l'éléphant, car ils peuvent atteindre treize pieds de long sur huit de haut. Ils habitent les lieux marécageux et se plaisent à se rouler dans la fange pour assouplir leur peau.

Leur naturel est grossier et farouche ; leur force extraordinaire. Aussi combattent ils avec avantage contre les plus redoutables animaux, quand ils sont provoqués.

Terribles, surtout lorsqu'ils entrent en fureur, ils marchent droit à leur ennemi qu'ils cherchent à éventrer avec leur corne, ou qu'ils écrasent sous leurs pieds. Notre gravure représente un épisode émouvant d'une semblable attaque.

Malgré tout le péril de cette chasse, les Indiens et les Nègres font une guerre continuelle aux rhinocéros pour leur chair, qui est, dit-on, d'un goût agréable ; pour leur cuir, qui fournit d'excellentes armes défensives et pour leur corne nasale, à laquelle ils attribuent des propriétés antivénéneuses.



UN INCIDENT DE LA CHASSE AU RHINOCÉROS



BEAUX-ARTS.—LA FIANCÉE DU PÊCHEUR, TABLEAU DE M. RUGÈNE FEYTAUD

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Cependant, la nuit était venue et redoublait nos angoisses. Sans nous en apercevoir nous dérivions au large. La mer devint si affreuse que nous faillîmes sombrer. Nous jetâmes à la mer les bagages et une partie de la malle. Nos voyageurs étaient à bout de forces et à moitié gelés. Nous entassions sur eux couvertures et fourrures pour les empêcher de mourir de froid. Combien de temps cette situation allait-elle durer ? Nous n'en savions rien. Heureusement, le vent changea de direction et nous échoua sur un banc de glace. Bientôt nous étions sur la terre ferme ; mais nos voyageurs étaient incapables de faire un pas. Nous fûmes obligés de les laisser dans les bateaux sous la garde de quelques-uns de nos compagnons, puis nous nous mîmes à la recherche d'une habitation où nous pussions trouver du secours. C'était une côte déserte, et, dans l'obscurité de la nuit, à travers les rafales de neige, il était difficile d'y rencontrer un gîte. Nous errâmes ainsi longtemps, épuisés de fatigues ; pénétrés de plus en plus par le froid. Enfin nous aperçûmes une lumière derrière un bouquet d'arbres. C'était une cabane habitée par une famille de pêcheurs. Rien qu'un intérieur des plus modestes, pauvre même, mais que cette hospitalité nous fut douce ! C'était le salut pour nous et surtout pour nos pauvres voyageurs que nous allâmes chercher immédiatement. Pourtant plusieurs d'entre eux devaient garder de cette nuit non seulement des souvenirs, mais des marques terribles. Il fut nécessaire de leur amputer le bout des pieds ou des mains, qui avaient été gelés. Un frisson d'horreur passa dans le dos des voyageurs.

Le marin riait en lui-même de l'effet produit par son discours.

En voyant ces mines un peu inquiètes, le capitaine crut devoir intervenir :

— Ne vous amusez pas, messieurs, à écouter ce gaillard-là qui se fait un malin plaisir de chercher à vous effrayer. Ce qu'il dit est arrivé, mais...

— En effet, interrompit Alfred, je connais quelques-unes des victimes de ce terrible voyage qui demeurent encore à Charlottetown.

— Tout cela n'est que trop vrai, reprit le capitaine ; mais heureusement de tels accidents sont rares. Il n'y a pas de comparaison entre le temps que nous avons aujourd'hui et celui qu'il faisait alors. Cependant, il faut s'attendre à avoir une petite bourrasque tout à l'heure. L'horizon s'assombrit de plus en plus.

Les bateaux avançaient rapidement. Les avirons ne trouvaient presque plus d'obstacles sous leurs coups. Le courant était si rapide qu'on ne pouvait le couper obliquement, et la petite flottille dérivait d'une manière sensible. Tout cela d'ailleurs était calculé ; les marins connaissaient leur route. Ils eurent bientôt traversé le chenal, et les glaçons devinrent de plus en plus épais. Les mêmes difficultés se présentèrent compliquées encore par le revirement subit du temps. Les vagues commençaient à moutonner. Plusieurs hommes tombèrent à l'eau et furent aussitôt repêchés. Marguerite, toujours chaudement enveloppée dans ses couvertures, commençait à avoir peur du marin. Puis elle retournait le regard vers Alfred, qui, lui, souriait. A le voir ainsi, plein de courage et de résolution, elle reprenait confiance.

Tout à coup elle poussa un cri : En voulant sauter d'un glaçon à un autre, Alfred avait glissé dans l'eau. Un marin qui venait après lui, le retira aussitôt.

La première pensée d'Alfred fut de regarder Marguerite pour la rassurer. Malgré le saisissement du froid il eut un sourire et un geste qui voulaient dire : allez ; ce n'est rien ; puis il se mit à marcher courageusement.

Enfin, de nouveau, la voix du capitaine se fit entendre :

— Halte....

On était arrivé à la glace solide. Il n'y avait plus qu'à escalader une berge de glaçons. L'escalade fut plus facile que n'avait été la descente de l'autre côté. Une fois en haut, il y eut un soupir de satisfaction générale. Le plus dangereux était passé ; ce qui restait de chemin à faire, n'était rien en comparaison de ce qui était fait.

Alfred profita de la pause pour dire quelques mots à Marguerite.

La jeune fille sortit un peu la tête de ses couvertures.

— Comment vous trouvez-vous, Marguerite ?

— Très bien, comme vous voyez ; j'ai été un peu ballottée, c'est tout ; j'ai eu aussi un peu peur — pour vous surtout, ajouta-t-elle plus bas.

— Oh ! Marguerite !

— Vos vêtements sont tout gelés sur vous. C'est terrible. Ne craignez-vous pas d'attraper du mal ?

— Non, je n'ai pour ainsi dire pas eu le temps d'avoir froid. La marche entretient une bonne circulation du sang ; d'ailleurs j'ai eu la précaution d'emporter avec moi une petite bouteille d'un bon cordial. J'en ai pris quelques gorgées et me suis trouvé complètement ranimé. Nous voilà bientôt au bout de nos peines. Voyez-vous là-bas ce clocher gris qui perce les nuages ?...

Une heure plus tard environ, les bateaux étaient arrivés à leur poste. Un train spécial attendait la malle et les voyageurs. Alfred et Marguerite y montèrent à la hâte. Dans le wagon, ils choisirent un coin et ne se parlèrent guère pour ne pas attirer l'attention des autres voyageurs. D'ailleurs, qu'avaient-ils bien à se dire qu'ils ne susaient déjà ! Bien souvent leurs yeux se rencontraient et s'enveloppaient mutuellement d'une douce caresse, pour se reporter ensuite au dehors. Toutes les vitres étaient couvertes d'une gelée épaisse. Dans la leur, Alfred avait ménagé une éclaircie circulaire par laquelle les regards s'étendaient sur un coin de paysage. C'était toujours le même aspect morne et mélancolique : des nappes de neige coupées de lanières grises, des maisons assises sur le flanc des collines toutes coquettes sous leurs bonnets de dentelles blanches ; au fond, des lignes noires de sapins barrant l'horizon gris. C'était l'hiver dans toute sa poésie grave et triste. Il semblait que tout fût mort. Aux stations, il y avait un peu d'animation. On apercevait une rangée de maisons, quelques chevaux attelés à des traîneaux. La cloche se faisait entendre, puis le conducteur ouvrait bruyamment les portes, criant un nom inintelligible, faisant sortir et entrer les voyageurs, avec des bouffées d'air froid.

Alfred jetait de côté un coup d'œil aux nouveaux venus, craignant de trouver dans le nombre quelque visage connu ; il ne tenait nullement à être importuné de questions indiscrettes. Les portes se refermaient, les nouveaux venus s'installaient sur les sièges avec leurs valises, puis après cette animation passagère, tout retombait dans une tranquillité troublée seulement par le grincement uniforme des roues et quelques bribes de conversation. Au dehors, les fils télégraphiques montaient et descendaient, dessinant de gracieuses ondulations, d'un poteau à l'autre. Une atmosphère tiède flottait dans le wagon qui, avec le bercement du train, prêtait à la rêverie et au sommeil. Quelques voyageurs, étendus sur le velours des sièges, ronflaient.

Le train venait de quitter Rothesay, un charmant village situé à environ un quart d'heure de Saint-Jean.

— Marguerite, vous avez une amie à Saint-Jean, n'est-ce pas. Il me semble que vous me l'avez dit.

— Oui, une amie de couvent avec laquelle j'étais très liée.

— Je suppose qu'elle aura beaucoup de plaisir à vous revoir.

— Oui, il n'y a pas de doute.

— Et vous comptez aller la voir.

— Certainement, je vais descendre chez elle.

— Bien, nous avons la même idée.

D'ailleurs ce n'est pas pour bien longtemps, car demain nous serons mariés.

XV

LES NIDS VIDES

Le lendemain matin, quand sept heures sonnèrent, Mme Rosewood fut bien étonnée de ne pas voir descendre son fils de sa chambre. Il était si régulier dans ses habitudes. Il y avait certainement quelque chose d'extraordinaire. Peut-être était-il fatigué, malade même. Elle monta à la chambre de son garçon et frappa à la porte.

— Alfred, dors-tu ?

Rien.

— Décidément, il est bien endormi.

Elle poussa la porte et demeura comme hébétée sur le seuil :

Au fond de la chambre, le lit étalait son harmonie parfaite dans la lumière crue du matin, filtrant à travers les rideaux. La couverture bleue, bien étirée, avait une courbe parfaite ; les draps retournés allongeaient leur blancheur lisse sur les oreillers rebondis. On croyait y voir encore flotter vaguement la main soigneuse qui en avait artistiquement arrondi les formes.

Mme Rosewood poussa un ah ! prolongé de surprise.

Elle fouilla vainement du regard tous les coins.

Rien. Ah ! si, pourtant, une lettre sur la table.

Elle s'en empara fébrilement, la lut tout d'un trait et descendit l'escalier quatre à quatre.

— Tiens lis, dit-elle à son mari.

Celui-ci regarda un instant sa femme, ne comprenant rien à son exaltation. Il lut la lettre qu'elle lui tendait, puis :

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'en sais trop rien.

— Je pense qu'en définitive c'est une bonne chose. C'est une solution, la seule possible sans doute. Le mariage d'Alfred et de Marguerite une fois accompli, il n'y a plus à y revenir ; bon gré mal gré il faut en prendre son parti.... Toutes les difficultés cessent.

— Pauvre Annie, soupira Mme Rosewood.

— C'est vrai, c'est une excellente fille, et je l'eusse bien aimée pour ma bru ; mais puisque nous ne pouvons pas l'avoir, il faut avouer qu'elle est bien remplacée.

— Oui Marguerite est riche, bien élevée, tout ce que tu voudras ; mais je considère Annie, comme ma fille, tandis que l'autre n'est pour moi qu'une étrangère, et je crains qu'elle ne le reste.

— Ce ne sont là que des idées. Une femme qui aime bien son mari, doit aimer aussi toute la famille de celui-ci. Or, tu reconnaîtras que Marguerite aime Alfred.

— Oh ! à cet âge, on fait si facilement un coup de tête.

— Voyons, ma femme, ne sois pas si injuste, rien ne justifie de telles appréhensions.

— Puisse-tu dire la vérité.

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor et quelqu'un frappa à la porte.

— C'est Annie, s'écria Mme Rosewood.

— Ma pauvre fille, dit-elle, en lui tendant les bras.

— Qu'y a-t-il donc ? fit celle-ci, effrayée.

— Tiens, lis.

La jeune fille s'affaissa lourdement sur un fauteuil. Sa tête pâle et décolorée retombait sur le dossier bleu qui en faisait encore ressortir la pâleur. Ses deux bras pendaient inertes à ses côtés.

— Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ? s'écria Mme Rosewood, vite de l'eau, du vinaigre !

— Elle frictionna les tempes et les poignets de la jeune fille ;

Au bout d'un moment, celle-ci ouvrit les yeux, et revint à elle

Mme Rosewood commença à respirer plus librement.

— Pauvre Annie, dit-elle !

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 DÉCEMBRE 1892

CARMEN

PREMIÈRE PARTIE

XXI

LA DERNIÈRE HEURE

Don José appela Annunziata. La jeune fille accourut, et Mathurin Lemonnier sortit de la chambre, le cœur serré et l'âme pleine d'une immense tristesse.

Pendant toute la journée qui suivit son entrevue avec Mathurin Lemonnier, don José Rovero éprouva une sorte de calme relatif. La maladie semblait lui accorder une trêve ; ses souffrances étaient moins aiguës, les crises ne se renouvelaient pas. Mais, avec cette lucidité inexplicable, avec cette prescience étrange qui parfois se manifestent aux approches de la dernière heure, le vieillard comprenait que cette trêve serait de courte durée et qu'il jouissait en ce moment du répit suprême que la justice humaine accorde aux condamnés à mort, entre la lecture de la sentence et son exécution.

Il ne se trompait pas.

La nuit venait de descendre sur la Havane. Deux bougies allumées répandaient une clarté faible dans la vaste chambre, et la brise du soir, entrant par les fenêtres entr'ouvertes, faisait trembler leurs flammes, qui tantôt éclairaient le pâle visage de don José, tantôt le laissaient dans l'ombre épaissée projetée par les rideaux du lit.

Le vieillard sentait son cœur battre sourdement et à coups redoublés comme si, trop à l'étroit dans sa prison de chair, il voulait en briser les parois. Jamais, jusqu'à, le gonflement anormal et contre nature de cette organe de la vie ne s'était manifesté d'une façon aussi distincte, aussi nettement perceptible.

La main du vieillard, en s'appuyant sur son côté gauche, était repoussée par des pulsations profondes, violentes, qui se succédaient avec une rapidité inouïe et effrayante.

Il devenait évident que les vaisseaux sanguins, engorgés outre mesure et trop faibles pour la résistance, éclateraient d'un instant à l'autre.

« Allons, le moment est venu ! pensa don José ; Dieu m'est témoin que j'ai plus de courage pour affronter la mort que pour apprendre à ma fille qu'elle n'aura plus de père avant que la journée de demain soit commencée. »

Le vieillard éleva son âme vers ce Dieu dont il venait d'invoquer en lui-même le témoignage ; il lui demanda la force nécessaire pour subir sa dernière et terrible épreuve, et il dit :

« Annunziata, mon enfant chérie, viens je veux causer avec toi. »

La jeune fille, debout auprès de l'une des fenêtres, laissait errer ses regards tantôt sur les profondeurs infinies du ciel constellé d'étoiles, tantôt sur les ombres perspectives du jardin immense qui se développait au-dessous d'elle. Le miroir des eaux calmes du petit lac reflétait tout à la fois la voûte céleste et les arbres énormes, de telle sorte que les étoiles semblaient tombées au milieu du feuillage.

Les pressentiments sinistres et involontaires qui parfois assaillaient Annunziata en face des souffrances de son père s'étaient complètement dissipés depuis le matin. L'arrivée du navire français lui avait rendu tous les mirages de la jeunesse et ses joyeux espoirs ; elle rêvait la prompte guérison de son père, elle rêvait un pro hain départ ; elle rêvait enfin cette terre de France qu'elle désirait ardemment connaître, et dont nous l'avons

entendue parler plus d'une fois avec une sorte de vague enthousiasme et de naissant amour.

C'est dans ces dispositions qu'allait la surprendre le coup de foudre de l'écrasante et implacable réalité.

La jeune fille accourut à l'appel du vieillard. Elle prit une de ses mains, presque transparentes à force d'être amaigrées, et elle l'appuya contre ses lèvres.

« Me voici, mon bon père, dit elle ensuite, que me voulez vous ? »

— Je veux te parler de choses bien tristes, mon enfant chérie, de choses qu'il est nécessaire, indispensable même, que tu saches sans retard, mais qui vont te causer la douleur la plus profonde que tu puisses ressentir. . . .

— Oh ! mon Dieu ! balbutia Annunziata, qu'allez-vous donc m'apprendre ? . . . Vous me faites peur, mon père ! voyez, je tremble. . . . je puis à peine me soutenir. . . .

— Arme-toi de courage, mon enfant. . . . fais ce que je viens de faire moi-même. . . . demande au ciel de t'envoyer la force. . . .

— Mon père ! s'écria la jeune fille, ces préparations sont inutiles. . . . elles m'épouvantent. . . . elles me font un mal affreux, car, en vous voyant hésiter ainsi, je me prends à prévoir des malheurs impossibles. . . .

— Hélas, ma pauvre enfant, répondit don José, il n'y a pas de malheurs impossibles, et la vérité ira toujours plus loin que tes prévisions les plus funestes. . . .

Annunziata regarda son père avec des yeux agrandis par la terreur et garda le silence.

Le vieillard continua :

« Prends cette clef. . . . elle ouvre le tiroir d'en haut du grand meuble de bois de fer de mon cabinet de travail. Tu trouveras dans ce tiroir un portefeuille de chagrin rouge, et tu me l'apporteras. . . . »

La jeune fille, pareille à une somnambule qui exécute pendant le sommeil magnétique les ordres de son magnétiseur, prit la clef et une des bougies et sortit de la chambre sans prononcer une parole.

Quand elle revint au bout de quelques secondes, tenant dans sa main droite le portefeuille rouge, un changement soudain et terrible était survenu dans l'état du vieillard.

La fleur pourpre de la douleur s'épanouissait sur son front, et il se tordait dans les convulsions d'une crise qui dépassait encore en effroyable intensité celle du matin de ce même jour.

« Le flacon. . . . murmura-t-il d'une voix éteinte, le flacon. . . . »

Annunziata laissa tomber le portefeuille, saisit le flacon du Brésilien, et s'appretait à en verser comme de coutume quelques gouttes dans le gobelet d'or. . . .

Mais la voix de plus en plus faible de don José l'arrêta.

« Non. . . . non. . . . disait cette voix, le flacon. . . . le flacon. . . . »

En même temps, la main défaillante du vieillard s'étendait pour saisir l'objet convoité. A peine ses doigts crispés eurent-ils la force de le retenir et de le porter à ses lèvres.

Il renversa la tête en arrière et il but. . . . il but jusqu'à la dernière goutte. . . .

Le flacon était vide lorsque Annunziata le reprit.

« C'est fini ! pensa don José, désormais je n'en aurai plus besoin. . . . Me voici à peu près certain d'avoir encore une heure devant moi. . . . c'est plus de temps qu'il n'en faut pour achever ma tâche. . . . »

Pendant une ou deux minutes le vieillard resta dans un état d'immobilité absolue.

La crise, si vite interrompue qu'elle eût été, l'avait épuisé. Il rassemblait ses forces.

Enfin il se souleva, il s'appuya sur son coude et il demanda :

« Qu'as-tu fait du portefeuille, mon enfant ? . . . »

Annunziata le ramassa sur le parquet et le lui tendit. Il l'ouvrit et il en tira quelques papiers ; l'un d'eux était plié en forme de lettre.

« Ma fille bien-aimée, continua-t-il, agenouille-toi près de mon lit. . . . C'est à genoux que tu dois m'entendre, car, en m'écoutant, il te faudra

sans relâche implorer Dieu, afin d'obtenir de sa miséricorde le courage et la résignation. . . . »

Annunziata se laissa tomber à genoux. Son épouvante ne connaissait plus de bornes ; ses regards égarés exprimaient un trouble qui ressemblait à de la folie.

« Mon enfant, reprit don José, j'irai droit au fait, car je comprends ce que te font souffrir l'incertitude et le doute qui pèsent en ce moment sur toi. . . . Je t'ai dit de t'attendre à tous les malheurs ; dans un instant, tu connaîtras l'étendue de ces malheurs. . . . Je suis certain d'ailleurs qu'un seul d'entre eux te semblera plus lourd dans la balance que tous les autres ensemble. . . . »

Don José voulait parler de sa mort imminente. Il savait bien qu'Annunziata serait indifférente à la ruine.

Après une courte pause, il continua :

« Je t'ai dit, il y a quelques jours, que je venais de recevoir une lettre de Philippe Le Vaillant. . . . Cette lettre était sa réponse à un message envoyé par moi. . . . J'ai conservé les feuilles volantes sur lesquelles se trouve le brouillon de ma lettre. . . . j'ai conservé celle de Philippe. . . . Je vais te lire l'une et l'autre ; elles te mettront l'une et l'autre au courant de ce que j'ai cru devoir te cacher jusqu'à ce moment. . . . Tes regards pourront sonder la profondeur de l'abîme, mais tu verras en même temps qu'une main généreuse se tend vers toi pour t'empêcher d'y tomber. . . . Enfin tu vas savoir, le passé, le présent, et je pourrai même dire aussi : l'avenir. . . . »

Le vieillard, après cette courte préparation, déploya les feuilles volantes dont il venait de parler, et lut d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme et sonore.

La lettre de don José Rovero à Philippe Le Vaillant (peut-être s'en souvient-on) commençait ainsi :

« Pardonne-moi, mon vieil ami, pardonne moi, mon frère, si les lignes que je t'écris, en ce moment t'apportent un poignant chagrin. . . . J'aurais voulu ne jamais te faire partager que mes joies ; mais, hélas ! aujourd'hui, je n'ai plus que des douleurs à apporter à ceux que j'aime. . . . »

« Tu doutes de ce que tu lis, n'est-ce pas ? tu ne peux pas me comprendre, toi qui sais que partout on m'appelle José Rovero le riche ! José Rovero l'heureux ! toi qui crois que l'unique désespoir de ma vie a été la mort de ma bien-aimée Lola, qui m'a laissé, en quittant cette terre, un ange de consolation et d'amour, sa vivante image, mon Annunziata chérie. . . . »

« Ecoute-moi, Philippe, et crois-moi, quand je te dis : *L'homme le plus malheureux de la terre, c'est moi ! . . . c'est ton ami, c'est ton frère ! . . .* »

Annunziata, toujours agenouillée, ses deux bras pendant inertes le long de son corps, la tête un peu penchée, les yeux non plus errants au hasard mais fixés sur une rosace du plafond, qu'elle regardait sans la voir, avait écouté les premières lignes avec une expression d'étonnement qui la rendait comparable à une statue de la Stupeur taillée dans un bloc de marbre blanc.

Lorsque le vieillard eut prononcé les derniers mots de la dernière phrase, la jeune fille, avec un geste d'égaré, passa ses deux mains sur son visage en s'écriant :

« Vous, mon père ! vous le plus malheureux des hommes ! Non. . . non. . . c'est impossible ! vous n'avez pas écrit cela. . . . Je rêve ou je deviens folle. . . . »

— Chère fille, répondit don José, laisse-moi poursuivre. . . . la lumière va briller pour toi parmi les ténébres de mes douleurs. . . . »

Puis il reprit :

« Et c'est vrai, cela, Philippe, car rien ne saurait se comparer au malheur du vieillard qui, après avoir perdu une femme adorable et adorée, après avoir reporté toutes les tendres affections de son âme et de son cœur sur son enfant unique, se voit au moment de laisser cette enfant orpheline, pauvre et seule au monde ! . . . »

« Que dit-il ? . . . mon Dieu ! que dit-il ? murmura la jeune fille, moi, orpheline ! . . . moi, seule au monde ! . . . Et c'est mon père que j'entends ! »

Don José continua, comme s'il n'avait point écouté cette interruption :

« Telle est ma destinée, mon ami. . . . »

“ Elle se résume en un bien petit nombre de maux : *Je vais mourir, et je suis ruiné...* ”

—Allons, se dit Annunziata, le rêve continue ! C'est un horrible rêve ! par bonheur il est insensé ! ”

Une fois convaincue qu'elle servait de jouet à quelque cauchemar effroyable, elle écouta avec une sorte de calme.

Le vieillard lisait sans s'arrêter un instant, et d'une voix qui ne tremblait pas :

“ Je puis compter, sinon les jours, du moins les mois qui me séparent de mon heure suprême ; et ma fortune immense est si complètement anéantie, que non-seulement il ne restera rien après moi, mais encore, et je rougis de honte en traçant cette ligne sinistre ! on pourra prononcer sur ma tombe le mot infamant de *banqueroute*, et flétrir mon nom, si longtemps honoré... ”

Annunziata n'était plus à genoux. Elle venait de se lever par un effort machinal et en quelque sorte automatique.

Un éclat de rire nerveux et strident, d'une expression effrayante (le rire éclatant de la folie) s'échappa de ses lèvres.

“ Mon père, bégaya-t-elle ensuite en parlant avec lenteur et sans inflexions, mon père, je vous en prie, éveillez-moi ! Je vous jure que ce rêve me fait souffrir cruellement. Savez-vous bien ce que j'entends ? le mot de *banqueroute* accolé à votre nom ! Don José Rovero, banqueroutier ! qu'en dites-vous, mon père ? ”

Et pour la seconde fois Annunziata eut un accès de son effroyable rire.

Le vieillard la regarda avec épouvante.

“ Seigneur mon Dieu, murmura-t-il en lui-même n'est-ce pas assez de prendre ma vie ? En m'envoyant la mort, enverrez-vous aussi la folie à ma fille ? ”

Puis il ajouta tout haut :

“ Plus d'illusions, chère enfant bien-aimée ! Tu ne fais pas un horrible rêve ! Tout ce que je te lis est vrai, tout ce que tu entends est réel ! Je te l'ai dit, je te le répète, courage et résignation ! Laisse-moi continuer... il faut que j'aïlle jusqu'au bout. L'heure s'écoule et je vais mourir... ”

—Mourir ! répéta la jeune fille, comme si elle ne comprenait pas ; et elle ne comprenait pas en effet.

—Où, répondit don José, mourir ! et le moment approche.”

Elle poussa un cri déchirant, elle battit l'air de ses bras étendus et, tournant à deux reprises sur elle-même, elle retomba dans cette posture qu'elle venait de quitter, c'est-à-dire agenouillée auprès du lit.

Le vieillard la crut d'abord évanouie. Il n'en était rien. Quoique brisée par cette commotion si violente et si peu prévue, la jeune fille conservait dans toute sa acuité le sentiment de la douleur.

Pendant quelques secondes elle plongea sa figure dans les draps en désordre qui couvraient le lit d'agonie du vieillard. Quand elle releva la tête, sa pâleur était si grande que, sans le fébrile éclat de ses yeux, on aurait pu prendre son visage pour un masque de cire vierge merveilleusement modelé, mais auquel le coloris de la vie manquait encore.

“ Mon père, dit-elle alors avec un calme étrange, je vous écoute... lisez... j'aurai de la force... ”

Le vieillard aurait voulu pouvoir accorder quelques minutes de sursis à la malheureuse enfant. Il s'interrogea lui-même, il étudia les pulsations de son cœur. Hélas ! ainsi qu'il venait de le dire, l'heure s'écoulait, le moment était proche. Désormais il ne pouvait plus rien distraire du temps qui ne lui appartenait plus.

Il reprit et il acheva la lecture de cette lettre longue et déchirante dans laquelle il racontait à Philippe Le Vaillant ses souffrances et ses infortunes, et qu'il terminait en demandant, pour sa fille orpheline, asile, protection et affection.

Pas une seule fois Annunziata n'interrompit le vieillard.

Elle écoutait avec une fermeté stoïque en apparence, mais que démentaient les soulèvements impétueux de son sein, ses sanglots étouffés, et les larmes qui baignaient son visage.

“ Voilà ce que j'écrivais à Philippe, dit José Rovero. Maintenant, tu vas savoir ce que Philippe m'a répondu.”

Il déploya le papier remis entre ses mains par le capitaine du navire espagnol, et, d'une voix que l'émotion faisait trembler et entrecoupait à chaque mot, il lut cette lettre si courte et si belle qui se terminait par ces phrases :

“ Voici de quelle façon nous allons arranger l'avenir : Un liquidateur de ton choix partira pour la Havane aussitôt que tu seras arrivé en France. Il règlera toutes tes affaires et paiera ces deux pauvres millions à propos desquels tu te tourmentes si follement ! Ceci fait, tu redeviendras pour la troisième fois mon associé, et nous ne nous quitterons plus. Non, nous ne nous quitterons plus ! Et comment donc pourrions-nous désormais nous séparer, puisque nous ne formerons qu'une seule et même famille ? ... ”

“ José, mon vieil ami, mon frère, j'ai l'honneur de te demander pour mon fils Olivier la main de ta fille Annunziata... ”

En arrivant à cette dernière ligne, qui nous semble sublime en sa simplicité, en lisant cette demande à la fois touchante et pleine d'une chevaleresque grandeur, don José pleurait comme Annunziata elle-même.

“ Garde bien cette lettre sacrée, mon enfant, fit-il ensuite, c'est ton seul héritage ! Je n'ajoute pas : Aime de toute ton âme celui qui l'a écrite ! A quoi bon te le dire ? Grâce au ciel, tu ne seras point tout à fait orpheline, le père que tu vas retrouver remplacera celui que tu vas perdre.

—Est-ce qu'on remplace la tendresse de toute sa vie ? s'écria la jeune fille, est-ce qu'on remplace un cœur comme le vôtre ? une âme comme la vôtre ? Est-ce qu'on peut enfin vous remplacer, mon père ? ”

Le calme momentané d'Annunziata venait de disparaître comme disparaît la neige qui se fond aux premiers rayons du soleil.

Elle ajouta avec exaltation :

“ Et d'ailleurs je ne vous crois pas, mon père, je ne dois pas vous croire ! Non, vous ne mourrez point ! Votre vie sera longue encore, pour mon bonheur et pour le vôtre ! Pourquoi Dieu qui vous a donné à moi, vous reprendrait-il ? En quoi donc l'ai-je offensé pour qu'il veuille me punir aussi durement ? Ce serait plus que de l'injustice cela, savez-vous ? ce serait de la cruauté ! C'est impossible. Dieu est juste, Dieu est bon. Souvent il pardonne aux coupables, à plus forte raison ne frappe-t-il pas les innocents ! Je vous dis que vous vivez ! Votre ami, dans sa lettre, ne vous le dit-il pas comme moi ? L'air de la France vous ravivera, les médecins français vous rendront la santé ! C'est un pressentiment qui me le crie, et mes pressentiments ne me trompent jamais. Hâtez-vous donc de chasser toutes ces idées sombres qui me font mal, reprenez un peu de force, et partons. Croyez-moi ; mon bon père, le voyage commencera votre guérison, les soins de votre Annunziata et le bonheur de revoir après tant d'années votre vieil ami, l'achèveront. Avant un an, j'en suis certaine, on dira de vous que vous avez la verdeur et l'activité d'un homme de trente ans, comme on le dit de M. Le Vaillant, qui cependant est votre aîné. Allons, mon père, je vous en supplie, et vous ne pouvez pas me le refuser, montrez de l'énergie, combattez ces funestes prévisions qui me désespèrent et qui vous tuent, reprenez confiance en l'avenir, et vous serez sauvé.

—Hélas ! hélas ! pauvre chère enfant bien-aimée, répondit José Rovero, pour me sauver aujourd'hui, pour retarder même de quelques heures mon heure suprême, il faudrait un miracle.

—Le croyez-vous ?

—Je n'en suis que trop certain.

—Eh bien ! fit Annunziata avec une magnifique expression de foi, ce miracle, je vais le demander à Dieu, et Dieu me l'accordera ! ”

La jeune fille se prosterna devant un tableau d'Esteban Murillo, représentant le crucifiement, et elle s'écria, d'une voix où vibrait l'enthousiasme d'une radiuse et ferme espérance :

“ Mon Dieu ! s'il faut un miracle pour sauver mon père, faites ce miracle ! ”

Et elle ajouta tout bas :

“ Et en échange de sa vie, mon Dieu, prenez ma vie ! ”

Puis elle se releva, calmée, avec la certitude que sa prière ardente était montée jusqu'au pied du trône céleste, et qu'elle avait été favorablement accueillie.

Au moment où elle revint auprès du lit de son père, son visage, en quelque sorte transfiguré, rayonnait de confiance. Cette confiance se répandait autour d'elle comme se répandent la lumière et la chaleur.

Don José, ranimé par l'expression de ce beau regard et de ce sourire d'heureux augure, se sentit tressaillir et se dit :

“ Qui sait ? Dieu ne peut-il avoir entendu la prière du plus pur de tous ses anges ? ”

En même temps il lui sembla qu'un soulagement inattendu et inespéré se manifestait en lui, il lui sembla que les pulsations de son cœur se faisaient moins profondes et moins sourdement douloureuses, et qu'après tant de jours et tant de nuits sans repos, le sommeil, un sommeil réparateur et vivifiant, venait alourdir ses paupières.

“ Mon enfant bien-aimée, dit-il d'une voix faible, mais parfaitement distincte, je crois bien que je vais dormir.

—Que Dieu le veuille ! répondit Annunziata.

—Embrasse-moi, chère enfant, avant que mes yeux se ferment.”

Annunziata couvrit de baisers le front et les joues du vieillard.

“ Je ne me trompais pas, reprit ce dernier, voilà que vient le sommeil, et le calme avec lui, le calme dont j'ai tant besoin. Ma fille chérie, assieds-toi là, près de moi, et donne-moi ta main. Je veux, en m'endormant, la sentir entre les miennes.”

Don José, assis jusqu'à ce moment sur son lit se reaversa doucement en arrière, de façon à reposer sa tête sur les oreillers.

Son dernier regard fut pour Annunziata, dont ses mains étendues pressaient la main.

Un sourire vint à ses lèvres.

“ Oui, mon enfant, balbutia-t-il d'une voix qui ressemblait à un souffle, Dieu t'a peut-être entendue.”

Puis ses yeux se fermèrent. Il dormait.

A la clarté vacillante des bougies, la jeune fille contemplait le pâle sourire arrêté sur la bouche de son père endormi.

“ Oh ! plus de doute ! se disait-elle, tandis que l'espérance presque éteinte se ranimait dans âme, ma prière est montée là-haut ! le miracle s'accomplit ! ”

Et de même que l'invocation ardente s'était exhalée du cœur d'Annunziata, l'ardente action de grâces s'échappa de ses lèvres.

Une heure à peu près s'écoula.

La jeune fille se condamnait à l'immobilité la plus absolue, de peur de réveiller Don José.

“ Comme son sommeil est calme et doux ! pensait-elle ; le faible bruit de sa respiration n'arrive pas même jusqu'à moi. Depuis bien des jours, cependant, le souffle qui s'échappait de sa poitrine oppressée ressemblait à un râle, et je souffrais en l'écoutant !... Oh ! Dieu est bon, et je le bénis ! ”

Et, malgré la fatigue de tant de nuits passées au chevet du mourant, malgré les longues angoisses de l'attente et du doute, les belles nuances roses de la vie et de la jeunesse commençaient à refleurir sur les joues livides et amaigries de la pauvre enfant.

Mais, soudain, ces naissantes couleurs disparurent, l'horreur et l'effroi dilatèrent les pupilles de la jeune fille et rendirent ses yeux hagards ; sa bouche s'entr'ouvrit pour jeter un cri qu'elle ne put achever.

Annunziata venait de sentir les mains du vieillard se raidir et se glacer sur la sienne.

Elle s'efforça de ne pas comprendre. Elle enlaça Don José de ses deux bras, elle embrassa son front en balbutiant :

“ Mon père, éveillez-vous ! mon père, parlez-moi ! Votre silence m'épouvante ! Oh ! mon père, mon père, ne voulez-vous donc pas me répondre ? ”

Hélas ! la bouche de Don José était muette pour jamais, et la jeune fille venait de sentir sous ses lèvres la chair froide et rigide d'un cadavre !

Au moment où Annunziata souriante espérait

encore que la vie allait revenir, l'âme était déjà partie !

L'orpheline poussa un sourd gémissement et tomba sans connaissance sur le lit, à côté du corps de son père.

XXII

UN NÈGRE MAUVAIS TEINT.

Tandis que la riche demeure de la Caïa de l'Obispo était le théâtre des tristes événements que nous venons de raconter, la petite maison louée par Moralès servait de cadre aux plus riants tableaux.

Tancrède et Carmen jouissaient dans un calme profond des premières et enivrantes félicités de la lune de miel. Le Français, affolé d'amour pour la jeune et ravissante créature dont le hasard et l'intrigue avaient fait sa légitime compagne, oubliait le passé, ne songeait point à l'avenir, et s'abandonnait corps et âme aux joies indicibles de l'heure présente.

Carmen se laissait donc entraîner docilement par le courant des tendresses conjugales. Elle conjugait irréprochablement le verbe *aimer*, sinon du cœur, du moins des lèvres.

Moralès, au contraire, ne s'endormait en aucune façon dans les molles délices de ce nid de tourtereaux où lui seul, oiseau tout à la fois burlesque et sinistre, ne trouvait point à faire sa partie.

Il avait arrangé les choses de son mieux pour que Tancrède, pendant toute la durée de son séjour à la Havane, ne pût soupçonner le piège dans lequel il était tombé.

La maison, nous l'avons dit, offrait des apparences de richesse et de luxe suffisantes pour tromper des yeux plus observateurs et plus clairvoyants que ceux du Français. La mulâtresse Bérénice sur la discrétion de laquelle le gitano croyait pouvoir compter, faisait le service conjointement avec trois ou quatre nègres fournis par elle en location.

Tancrède ne sortait jamais et ne communiquait avec personne ; il était donc à peu près impossible qu'un renseignement quelconque vint le désabuser à l'endroit de la mensongère position de sa nouvelle famille.

Moralès se réservait, une fois arrivé en France, de se voir ruiné tout à coup et de fond en comble par des révoltes de nègres, par des empoisonnements, par des incendies, par tous ces fléaux enfin qui sont si habituels aux colonies, et qui par conséquent ne manqueraient point de vraisemblance, tout en ne nécessitant pas de grands efforts d'imagination.

Naturellement alors il aurait recours à son beau frère, dont il exploiterait la bourse toujours ouverte et dont le crédit serait sans cesse à sa disposition....

L'essentiel d'ailleurs, pour lui, était de se trouver placé sur un bon pied dans le monde et dans un certain milieu où ses talents d'intrigue pourraient amplement se donner carrière. Une fois qu'il aurait mis le pied sur le premier degré de l'échelle, Moralès se croyait certain d'arriver à une rapide et brillante fortune, et, de fait, il était assez franchement coquin, assez impudent, assez plat, assez vil et assez adroit pour pêcher en eau trouble avec succès, et pour s'enrichir lestement, comme tant d'autres qui ne valaient pas mieux que lui.

Seulement, la première condition à remplir pour arriver à ces résultats si ardemment convoités, était de quitter au plus vite la Havane, où le grand coutelas et le mousquet espagnol de Quirino constituaient un danger sérieux et permanent, et où d'ailleurs il suffisait d'une indiscretion du hasard, ce grand indiscret, pour voir sapés par la base et anéantis tous ces beaux plans si bien combinés.... Partir ! partir ! partir ! tels étaient le rêve et la constante préoccupation de Moralès. Sans cesse il redisait : *partir !* comme jadis les Romains répétaient : *Il faut détruire Carthage !*

Dans cette disposition d'esprit, on comprend que Moralès se préoccupait jour et nuit de l'arrivée d'un vaisseau français, anglais ou espagnol, pouvant l'emmener, avec Tancrède et Carmen, bien loin de la Havane, et par conséquent hors de portée du mousquet de Quirino.

Pendant les premiers jours qui suivirent le mariage de sa sœur, la terreur invincible que lui faisait éprouver la seule pensée de l'Indien vindicatif et de son terrible serment, le clouait au logis. Bérénice recevait l'ordre d'aller surveiller les arrivages et le mouvement du port, et nous devons ajouter qu'elle s'acquittait de cette mission en conscience et avec une parfaite exactitude.

Bientôt Moralès se lassa de sa réclusion volontaire, et d'ailleurs il se persuada que la mulâtresse le renseignait mal.

D'un côté, il brûlait du désir de sortir et de voir les choses par lui-même ; mais, d'un autre côté, l'effroi ne lui permettait pas de franchir le seuil de la porte.

Ainsi tiraillé en sens inverse, le gitano chercha quelque expédient qui put tout concilier.

Il ne tarda guère à trouver une idée satisfaisante. Il donna l'ordre à Bérénice d'aller faire deux ou trois achats indispensables pour la réalisation de cette idée ; puis il gagna sa chambre, dans laquelle il s'enferma pendant près de deux heures.

Au bout de ce temps, la porte, si soigneusement verrouillée en dedans par le gitano, s'ouvrit enfin... et ce ne fut point Moralès qui sortit de la chambre...

Ce fut un grand nègre, très maigre et très dégingandé, la peau luisante et d'un noir d'ébène, la chevelure grisonnante et crépue. Ce nègre portait un chapeau de paille, des boucles d'oreilles, une chemise de couleur, une jaquette de coutil rayé, une culotte de même étoffe, laissant les jambes nues depuis le genou.

Les mains et les mollets (ou du moins la place où les mollets auraient dû se trouver) étaient d'un noir magnifique qui ne le cédait en rien à celui du visage.

Pent-être le nez semblait-il un peu long et un peu crochu, et les lèvres singulièrement minces, pour un ex-habitant de la côte de Guinée ; mais, à ces petits détails près, le nègre en question devait passer pour irréprochable.

Nos lecteurs ont déjà reconnu Moralès. Cela tient à ce que notre plume n'offre pas pour un déguisement les mêmes ressources que la perruque

de laine, la teinture et le costume ; car, en réalité, la métamorphose subie par le gitano le rendait méconnaissable....

Et la preuve, c'est que, dans le couloir de la maison il rencontra Bérénice, et que la mulâtresse s'écria :

— Eh bien ! d'où sort-il donc, celui-là ? Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que voulez-vous ? et comment êtes-vous entré sans que je le sache, puisque j'ai la clef de la maison dans ma poche ?

— Chut ! murmura Moralès, enchanté, en mettant un doigt sur sa bouche.

A suivre

A L'ENTRAÎNEMENT

Un grand nombre de personnes qui se soumettent à un entraînement actif pour les sports nautiques feront bien de lire l'opinion de M. William Beach champion des rameurs d'Australie, qui s'expriment ainsi : "L'Huile de Saint-Jacob m'a rendu les plus précieux services pendant l'entraînement. Elle est inappréciable pour les railleurs les crampes, les douleurs et les efforts musculaires. J'en ai toujours une bouteille sur moi. Elle guérit le rhumatisme." Le nom de M. Beach fait autorité dans le monde des athlètes.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

NOËL ! NOËL !! NOËL !!

LE LOUVRE

Vient de recevoir un grand assortiment de Poupées de 10 cents à \$2.75
Articles de fantaisie de tout genre, à des prix excessivement bas.

Soie pongée, Satin peluche à 25c

Très jolis pour ouvrage de fantaisie, Rubans job 3c et 5c.

Mousseline, Net à Rideaux, Tapis table, Portières, etc

dans les dernières nouveautés

Chapeaux, Manchons, Boas, Collets Lansdowne, Manteaux, etc

A GRANDE REDUCTION

N. TOUSIGNANT

295, RUE SAINT-LAURENT, 295

(Coin de la rue Mignonne)

CHOSSES ET AUTRES

—Le recensement en Angleterre et dans les Galles nous montre qu'il y a là 900,000 femmes de plus qu'il n'y a d'hommes.

—Le veuf qui tient absolument à regretter sa défunte épouse n'a qu'une seule chose à faire pour arriver à ce résultat :
Se remarier.

—Soins à donner au verger avant les fortes gelées de l'automne.

A cette époque enlevez, autour de chaque arbre et à une distance de cinq à six pouces du tronc, une certaine quantité de terre à la profondeur de huit à dix pouces. Après avoir placé cette terre en tas, vous la brûlerez au moyen de broussailles : c'est un moyen efficace pour la destruction des insectes qui s'attaquent aux arbres fruitiers. Avant de remettre cette terre autour des arbres, ajoutez-y des cendres ou de la chaux, et vous donnerez plus de vigueur à vos arbres fruitiers.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

IL EST INDISPENSABLE.

Il y a des milliers de personnes âgées, dans ce pays, qui souffrent de rhumes et de bronchites chroniques, le résultat de froids fréquemment contractés, ce qui fait que les bronches prennent un caractère d'inflammation chronique ; la membrane muqueuse s'épaissit, perdant ses pouvoirs de sécrétions. Le rhume fréquent et harassant et l'expectoration profuse causent une grande débilité et le dégoût pour les plaisirs de la vie dont ils devraient jouir dans leur verte vieillesse. Le *Vin à la Créosote* de Hêre du Dr. Ed. Morin, agit merveilleusement dans ces cas, soulageant rapidement tous les symptômes de détresse. En vente dans toutes les pharmacies

M Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 1793, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :
"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps, écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK.

Restaurateur de Robson.



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, et leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

POUR LES

FETES DE NOEL

ET DU

NOUVEL AN!

LE PACIFIQUE CANADIEN

ÉMETTRA DES BILLETS, ALLER ET RETOUR, pour toutes les stations sur la route Port Arthur, Ont., et le Canada-Est, ainsi que sur l'intercolonial et pour les Provinces Maritimes comme ci-dessus :—

NOEL

PRIX D'UN SEUL PASSAGE 24 et 25 Déc. bill ts valables jusqu'au 26 Déc. 1891.

PRIX D'UN BILLET ET UN TIERS 24 et 25 Déc. 1891, retour valable jusqu'au 4 Jan. 1892.

NOUVEL AN

PRIX D'UN PASSAGE, 31 Déc. 1891 et 1er Jan. 1892, valable jusqu'au 2 Jan. 1892.

PRIX D'UN PASSAGE ET UN TIERS 31 déc. 1891 et 1er Jan. 1892, retour jusqu'au 4 Jan. 1892.

VACANCES D'ETUDIANTS

PASSAGE AU PRIX D'UN PASSAGE ET UN TIERS sur production de certificats d'étudiants. Depuis le 9 jusqu'au 31 Déc. 1891. BILLETS valables jusqu'au 31 Jan. 1892.

Pour plus amples renseignements s'adresser aux agents du Pacifique Canadien.

AGENCES A MONTREAL

266 RUE ST JACQUES, coin de la rue McGill et aux Gares.

CASTOR FLUID

Il devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et exalte la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25c la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien.



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel.

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'appoints, etc. Une carte est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails comp ets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE Co., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEVRE

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal.



TIRAGES EN DECEMBRE 1891 2 et 16

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 . . . 11 BILLETS pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

61, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de nos certificats, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walsmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 12 JANVIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064,800

PRIX DES BILLETS:

BILLETS complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresser :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

"German Syrup"

Nous avons choisi 2 ou 3 lignes de lettres reçues dernièrement de parents qui ont donné le Sirop Allemand à leurs enfants pendant une période avancée du Croup. Il faut que vous croyez ces lettres parce qu'elles viennent de personnes honorables, de personnes qui peuvent trouver ce que tant de familles ne peuvent pas se procurer—un remède qui ne contient que des substances bienfaisantes, qui peut être administré avec sécurité aux enfants dans leurs heures les plus critiques et qui les guérira certainement.

E. L. WILLETS, M. JAS. W. KIRK de Alma, Neb. Je du caughier's College, Harrod burg Ky. tant quand ils sont Je m'y suis fié pour malades du croup, le croup pour mon et je puis dire qu'il enfant, et je trouve n'y a pas de remède que c'est un remède qui leur fasse autant incomparable de bien.

La moitié de nos pratiques sont des mères qui se servent du Sirop allemand de Roschee pour leurs enfants. Il faut qu'un remède pour avoir du succès parmi les enfants, soit capable de guérir les maladies subites de la jeunesse telles que : coqueluche, diphtérie, croup, et les maladies dangereuses pour les personnes qui ont les poumons faibles. [11]

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE ST-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
167, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 29.—ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

LES TROIS OUTRES.—Deux Arabes traversent le désert, et ils n'ont plus qu'une outre pleine d'eau contenant huit litres. Pour éviter toute discussion, ils conviendrait de partager également les huit litres, mais ils n'ont pour cela que deux outres vides, l'une pouvant contenir cinq litres, et l'autre trois litres. Comment s'y prendront-ils pour avoir juste leur part, c'est-à-dire chacun quatre litres d'eau ?

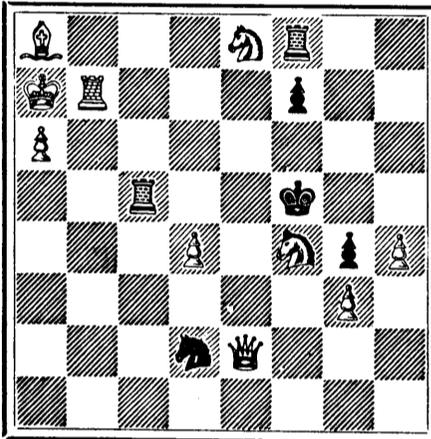
No 30.—ANAGRAMME

Du sol et de l'esprit il faut d'abord XXXXX
La richesse apparente ou vraie ;
Par un second labeur il convient de XXXXX
Sa bonne graine de l'ivraie.

No 18.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. T. Taverner. (Ce problème a obtenu le 1er prix au concours de "Liverpool Mercury.")

Noirs—6 pièces



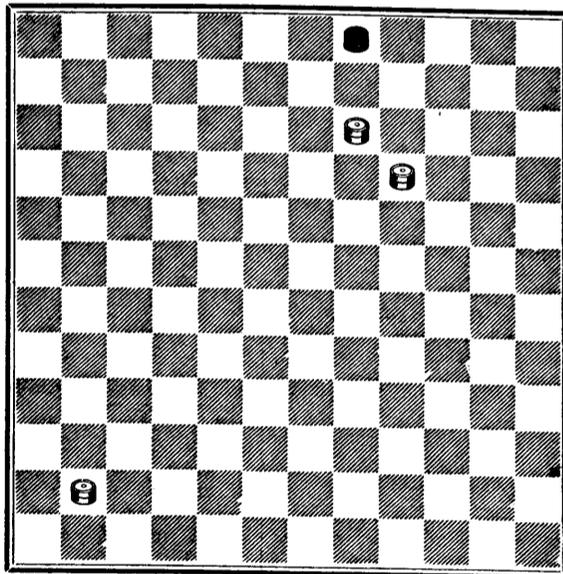
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 18.—PROBLÈME DE DAMES

Composé par M. Ferdinand Riendeau, Montréal

Noirs—1 pièce



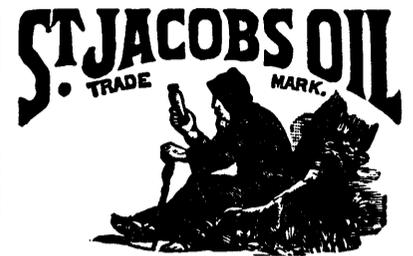
Blancs—3 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME DE DAMES NO 17 SOLUTION DU PROBLÈME D'ÉCHECS NO 17

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
71 à 25	23 à 42	1 T 7 R	1 R pr C
40 à 53	59 à 48	2 F 3 F, échec et mat.	Si : 1 C pr T
25 à 3 partie gagnée		2 D 4 R, échec et mat.	Si : 1 P joue
		2 C 3e F, échec et mat.	

SOLUTION.—No. 28 ; Le mot est : Air.
Solutions justes des jeux d'esprit Nos 28 et 29.—Jos Dupont, A. M. Hébert, Mlle C. Martin, Québec ; R. Bernard, Northampton, Mass. ; Mme Louis Delorme, Saint-Henri, Mme R. Giroux, Isle Verte ; Albert Robidoux, Hull ; Sam, Rimouski ; M. Duquay, Trois-Rivières ; Mlle Louise Poitras, Lachine ; L. D. Gagnon, Chicago.
Solutions justes du problème de Dames No 17 —MM. F. Vermette ; Napoléon Desmarais, J. A. Beau, P. A. Sicard, Montréal ; Un amateur, Ottawa ; Alphonse Pepin, Ste-Cunégonde ; N. Lamontagne, St-Hyacinthe ; Joseph Parent, Pointe-Claire.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE

ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consommation étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$5.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
 CADEAUX
DE NOEL
 — ET DU —
JOUR de L'AN

Boîtes d'ouvrages en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.50, \$3.00, etc.
 Boîtes de toilette MANICURE, en peluche, en oxide, vendues \$1.00, \$1.50, \$2.00, \$3. \$4. \$5. \$6 \$10, etc.
 Boîtes de toilettes en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$2. \$3. \$4. \$6. \$10, etc.
 Porte-montres (nouveau) vendues \$1.50
 Pendules en nickel \$1. \$1.50, etc.
 Porte-mouchoirs en satia, en soie, en peluche vendues 40, 50, 55, 75c, \$1. \$6. \$9. chaque etc.
 Foulards en soie pour dames et messieurs toutes les couleurs, 25c, 35c 50c, 75c, \$1. \$1.50, \$4.50, \$5.50, etc., chaque.
 Porte-gants en satin, en soie, en peluche, vendues 40c. 50c, 75c, \$1. \$5. \$6. \$9. etc.

JOHN MURPHY & CIE
 Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
 Au comptant et à un seul prix
 Bell Tel. 2193 Federal Tel. 55

LE GRAND TRONC

Tarif de retour pour les Fetes de Noel et du Jour de l'An

Entre toutes les stations du réseau et aux points divers des lignes de raccordement, en Canada, à toutes les stations des Etats de Maine, New Hampshire, Vermont et New-York, ainsi qu'à Détroit, et Port Huron.
 Au prix d'un seul voyage d'aller en première classe, les 24 et 25 décembre, bons pour retour jusqu'au 26 déc.; puis le 31 déc et le 1er janv, bons jusqu'au 2 janv.
 Au prix d'un voyage d'aller, en première classe, et un tiers, les 24, 25 et 31 décembre ainsi que le 1er janvier, bons pour retour jusqu'au 4 janvier 1892. Pour les étudiants et les professeurs—au Canada seulement—sur présentation de certificats des autorités, il sera accordé une extension de période du 9 au 31 décembre, retour valable jusqu'au 31 janvier 1892.
 Pour billets et autres informations s'adresser à nos quaiques agents de la Cie.
 WM. EDGAR, L. J. SEARJEANT,
 Ag. gën. des Pac. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
 DE **V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, ont aujourd'hui d'un usage général. Des uns nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.
 NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
 Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
 Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
 Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
 Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES
 Saint Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
 Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,963 87
 Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 36
 BUREAU A MONTREAL, 100 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE, J. H. KOUTE & Co.,
 Agent du département français. Agents généraux.
 Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Contient toute l'essence du bœuf, sous une forme facile à la digestion. Spécialement convenable aux besoins des invalides à qui il faut une nourriture forte qui ne peut pourtant prendre rien de solide.



Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
 Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.
97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES
 Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
 Agents pour le Canada.

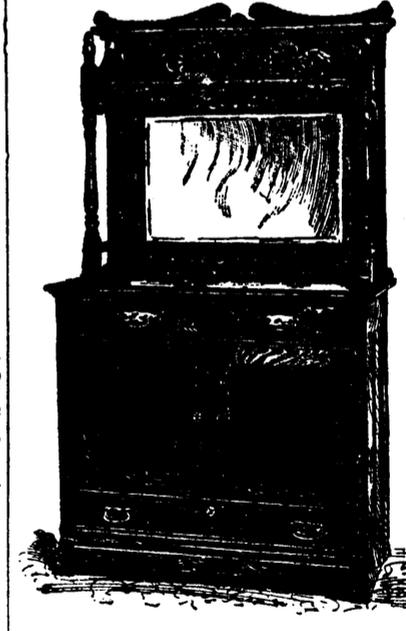
Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF PATENTED LABEL OF THE GENUINE **HARTSHORN'S**
 Insist upon having the HARTSHORN, SOLD BY ALL DEALERS, Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND
BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN
 Est la plus économique
RENAUD, KING & PATERSON
 -- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



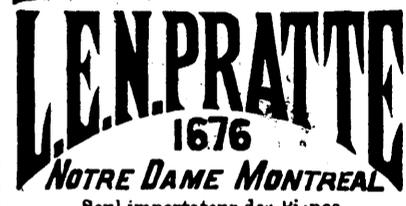
BUFFET EN VIEUX CHENE
 seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
 Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Powell & Co's Newspaper Ad. Office, 250 St. James St. Montreal, P. Q.

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Soul importateur des Pianos
 Hazelton, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Beilin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1892) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Orléans, Paris (France).

Scientific American Agency for
PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

PLUS de TÊTES CHAUVES ni de CHEVEUX GRIS.
CAPILINE
 PROPRIÉTÉ, BEAUTÉ & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR DE CHEVEUX.
 50c

BAUME NASAL

NE FAILLIT
 C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Carreau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
 Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
 Plusieurs redoutables maladies sont simplifiées des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats jaunâtres, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est qu'il vous faut le BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Carreau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (secta de \$1.60) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE